

Méthode de la dissertation philosophique

Baptiste Mèlès

17 mars 2025

L'objectif de la dissertation de philosophie est de proposer une *réponse argumentée à un problème philosophique* sur un sujet donné.

La présente méthode entend tirer toutes les conséquences de cette définition, en décrivant principalement :

1. comment *problématiser*, c'est-à-dire transformer le sujet proposé en la mise au jour d'un problème philosophique ;
2. comment *argumenter* ;
3. comment *répondre* de manière pertinente au problème philosophique mis au jour.

Elle décrit successivement :

1. comment concevoir un plan détaillé au brouillon ;
2. la composition de l'introduction, du développement et de la conclusion ;
3. un exemple de plan détaillé et de dissertation rédigée ;
4. une liste et une typologie des sujets de dissertation ;
5. quelques suggestions — destinées aux enseignants de philosophie — sur l'enseignement de la méthode de la dissertation.

La dernière version de cette méthode peut être téléchargée à l'adresse https://github.com/BapMel/MethodeDissertationPhilosophie/blob/master/B.Meles-Methode_dissertation.pdf¹. Les fichiers ayant permis de créer ce document, ainsi que les versions antérieures de cette méthode, sont déposés à l'adresse <https://github.com/BapMel/MethodeDissertationPhilosophie>².

1. Elle est archivée de manière pérenne à l'adresse https://archive.softwareheritage.org/browse/origin/content/?origin_url=https://github.com/BapMel/MethodeDissertationPhilosophie&path=B.Meles-Methode_dissertation.pdf.

2. Ils sont archivés de manière pérenne sur Software Heritage à l'adresse https://archive.softwareheritage.org/browse/origin/directory/?origin_url=https://github.com/BapMel/MethodeDissertationPhilosophie.

Table des matières

I	Le brouillon	4
1	Gestion du temps	6
2	Conception du plan détaillé	7
3	Introduction et conclusion	9
II	Les parties de la dissertation	10
4	L'introduction	12
4.1	L'amorce	13
4.2	Les définitions	14
4.2.1	Propriétés d'une bonne définition introductive	14
4.2.2	Comment élaborer une bonne définition ?	16
4.2.3	Justifier une définition	17
4.2.4	Comment définir les termes polysémiques	18
4.2.5	Sujets définitionnels	18
4.3	La problématisation	19
4.4	La problématique	20
4.5	L'annonce de plan	21
5	Le développement	23
5.1	Les parties	23
5.1.1	Le plan analytique	24
5.1.2	Le plan dialectique	24
5.1.3	Le plan par renversement de valeurs	25
5.2	Les sous-parties	27
5.2.1	Les raisonnements	29
5.2.2	Les exemples	30
5.2.3	Les références	32

5.3	Les transitions	33
6	La conclusion	35
III	Les sujets de dissertation	37
7	Liste de sujets de dissertation	38
8	Typologie des sujets de dissertation	42
8.1	Une question	43
8.1.1	Typologie des questions	43
8.1.2	Conséquences sur la problématisation	44
8.1.3	Conséquences sur la problématique	44
8.1.4	Conséquences sur le plan	45
8.2	Un seul concept	46
8.3	Un ensemble de concepts	47
8.4	Une citation	48
IV	Exemple de dissertation	49
9	Exemple de plan détaillé : La nature est-elle bien faite ?	50
10	Exemple de dissertation rédigée : La nature est-elle bien faite ?	54
V	Enseigner la méthode de la dissertation	60
11	Enseignement de l'introduction	62
12	Enseignement du plan	64
13	Enseignement de la conclusion	65
14	Points d'amélioration de cette méthode d'enseignement	66

Première partie

Le brouillon

La composition d'une dissertation a lieu en trois moments : la conception d'un plan détaillé au brouillon, la rédaction, la relecture.

Chapitre 1

Gestion du temps

Le brouillon est un moment essentiel de la dissertation. Il faut donc lui consacrer suffisamment de temps, sans pour autant menacer la qualité de la rédaction.

On dispose généralement de quatre heures en Licence pour composer une dissertation, et de sept heures pour l'agrégation. On doit ménager un temps important pour la rédaction, car dans la précipitation, il est presque impossible de réfléchir efficacement. On peut donc consacrer 1h ou 1h30 au brouillon en Licence (donc 2h30 ou 3h pour la rédaction), 3h pour l'agrégation (donc 4h pour la rédaction).

	Licence	ENS / Capes	Agrégation
Brouillon	1h15	2h30	2h30
Rédaction	2h15	3h	4h
Relecture	0h30	0h30	0h30
Total	4h	6h	7h

L'idéal est d'avoir terminé la rédaction avec une avance confortable : au moins 15 minutes en Licence, 30 minutes à l'agrégation. Il faut en effet se réserver un temps confortable pour la relecture finale. Cette étape cruciale permet de corriger l'orthographe et des lapsus parfois rédhibitoires — oubli d'une négation dans une phrase, référence fautive, etc. —, de rajouter quelques mots ou phrases afin de lever des ambiguïtés ou d'apporter des précisions. Elle peut permettre de grappiller un ou deux points précieux.

La relecture permet également de soigner la graphie et de peaufiner l'orthographe. Certains correcteurs sanctionnent explicitement d'un ou deux points une graphie et une orthographe défailtantes. Ceux qui ne le font pas n'en sont pas moins sévères : l'impression générale de négligence que délivre la copie et la difficulté que l'on éprouve à progresser dans sa lecture sont souvent lourdement sanctionnées.

Chapitre 2

Conception du plan détaillé

Ne commencez surtout pas par accumuler des idées au hasard sur le brouillon. Vous perdriez du temps en notant des choses inutiles et hors sujet qu'ensuite vous essaieriez de caser à toute force dans la dissertation afin de rentabiliser l'effort et le temps perdus.

Il vaut mieux procéder selon les quatre temps suivants :

1. élaborer la définition de chacun des termes importants du point de vue du sens commun (voir plus bas la section 4.2) ;
2. construire la problématique, qui justifie le traitement philosophique du sujet (voir plus bas la section 4.3). Ce moment, avec le précédent, constitue l'essentiel de l'introduction ;
3. dégager deux ou trois grandes réponses possibles à cette problématique : ce seront les titres des parties du développement (voir plus bas la section 5) ;
4. dans un dernier temps seulement, accumuler les ressources — arguments, auteurs, exemples — en les subordonnant aux grandes réponses dégagées à l'étape précédente : ce sera le contenu des sous-parties du développement.

En procédant dans cet ordre, vous éviterez le hors-sujet : toutes les *ressources argumentatives* seront justifiées par leur subordination à des *thèses*, qui elles-mêmes seront justifiées par le fait qu'elles répondent légitimement à une *problématique*, qui elle-même aura été bien justifiée à partir de l'analyse du *sujet*. La dissertation dans son ensemble sera alors bien fondée.

Vous trouverez un exemple de plan détaillé dans la section 9. Le plan détaillé doit contenir :

1. des grandes parties, dont chacune ait pour titre une thèse répondant explicitement à la problématique (voir la section 5.1) ;

2. des sous-parties, dont chacune ait pour titre une thèse contribuant à démontrer la thèse de la partie (voir la section 5.2) ;
3. des ressources justifiant chaque thèse de sous-partie : raisonnements, exemples, références (voir également la section 5.2) ;
4. des transitions justifiant le passage d'une partie à la suivante (voir la section 5.3).

Chapitre 3

Introduction et conclusion

Une fois le plan terminé, rédigez intégralement au brouillon l'introduction et la conclusion. Ainsi, si vous êtes pris par le temps en fin de rédaction, vous n'avez plus qu'à recopier la conclusion, et la dissertation se terminera proprement, même si dans le développement vous n'avez pas eu le temps d'écrire en détail tout ce que vous espériez. Il vaut mieux une conclusion bâclée qu'une conclusion inexistante. Une copie sans conclusion risque en effet d'être considérée comme inachevée et de recevoir une note éliminatoire. Voir plus bas les sections 4 sur l'introduction et 6 sur la conclusion.

Voir un exemple de dissertation rédigée dans la section 10, que vous pourrez comparer avec le plan détaillé de la section 9.

Deuxième partie

Les parties de la dissertation

La dissertation étant, par définition, une *réponse argumentée à un problème philosophique*, elle mobilise principalement trois compétences : savoir *poser un problème philosophique*, savoir *argumenter*, savoir *répondre*.

À chacune de ces compétences correspond l'un des moments de la dissertation : l'introduction pose le problème philosophique, le développement argumente, la conclusion répond.

Chapitre 4

L'introduction

L'introduction a pour fonction de poser le problème philosophique. Elle a déjà une fonction démonstrative, car elle doit justifier la problématique. Elle doit être progressive et convaincante. Pour être progressive, elle doit s'appuyer sur les seules ressources du sens commun. Pour être convaincante, elle doit être logiquement rigoureuse.

Ne citez pas de noms de philosophes en introduction : ceux-ci sont rigoureusement étrangers à la problématisation de la question, même si plus tard ils vous seront évidemment très utiles pour proposer des réponses. Partir de l'état de la littérature philosophique serait inverser le juste ordre des choses : c'est l'existence de problèmes qui justifie la pratique de la philosophie, et non l'histoire de la philosophie qui justifie l'existence de problèmes. Dans l'introduction — comme plus tard dans la conclusion — l'étudiant doit n'engager que sa propre responsabilité et ne mobiliser que ses propres ressources.

Une introduction est composée des parties suivantes :

0. un éventuel paragraphe d'*amorce* (déconseillée par l'auteur de ces lignes : voir la section 4.1) ;
1. un paragraphe par *définition* des termes du sujet (voir la section 4.2) ;
2. des paragraphes de *problématisation* montrant l'existence d'une contradiction apparente à résoudre (voir la section 4.3) ;
3. la formulation explicite de la *problématique*, question unique à laquelle répondront toutes les parties du développement ;
4. de préférence, *l'annonce du plan* (une phrase par partie, chacune étant une réponse explicite à la problématique : voir la section 4.5) ;
0. la présentation des *enjeux* de cette problématique (fortement déconseillée par l'auteur de ces lignes).

Il faut apporter un soin particulier à l'introduction, non seulement parce qu'elle « marque » le plus les correcteurs, mais surtout parce que c'est de sa

construction que dépend tout le reste de la copie. Un glissement conceptuel en introduction, typiquement dans les paragraphes de problématisation, peut suffire à faire irrémédiablement sortir toute la copie du sujet.

Une bonne introduction occupe généralement d'une demi-page manuscrite (surtout en Licence) à deux pages (principalement pour l'agrégation). Une introduction traînant en longueur est souvent mauvais signe : les questions partent dans tous les sens, parce que le candidat n'arrive pas à converger vers une problématique unique.

4.1 L'amorce

L'auteur de ces lignes déconseille personnellement de commencer la copie par une amorce.

Certains préconisent de partir d'une anecdote, d'un exemple tiré du quotidien, d'un exemple historique etc., avant de définir les termes et de construire la problématique. Par exemple, pour le sujet « La guerre », on partirait d'une comparaison entre deux figures historiques :

Jean Jaurès est mort pour avoir refusé la guerre quand son pays la désirait, Jean Cavaillès pour l'avoir acceptée quand son pays y avait renoncé : aujourd'hui ils sont tous deux reconnus comme des « justes ». De ce constat paradoxal on peut tirer deux interrogations : la première porte sur la nature de la guerre, la seconde sur les moyens de son évaluation morale et politique.

L'ensemble de la dissertation pourra donc être vu comme la tentative d'explication de ce simple constat : que Jaurès et Cavaillès, avec des comportements apparemment opposés, puissent être l'objet des mêmes éloges.

En pratique, les amorces sont presque toujours hors sujet et reliées très artificiellement, ou pas reliées du tout, aux définitions et à la problématisation. Leur apport est très marginal, puisqu'il n'est que rhétorique : l'amorce ne sert qu'à adoucir l'entrée dans la copie. Il vaut donc mieux en faire totalement l'économie : les candidats qui rédigent une amorce ont, en pratique, plus à perdre qu'à gagner — sans parler du temps qu'ils ont perdu à la chercher, puis à la rédiger. C'est pourquoi l'auteur de ces lignes recommande de se dispenser d'amorce et de partir directement de la définition des termes du sujet.

Si, outrepassant cette mise en garde, vous souhaitez tout de même — à vos risques et périls — partir d'une amorce, gardez à l'esprit qu'elle doit être rigoureusement amovible. La problématique ne doit en effet reposer logiquement que sur les définitions et sur la problématisation : en aucun cas elle ne doit dépendre essentiellement d'une anecdote.

En outre, ne partez surtout pas de l'histoire de la philosophie, en disant par exemple, au début d'une copie sur le sujet « La guerre », que Hobbes justifie la guerre par l'état de nature, etc. La dissertation, dans l'introduction, doit pour ainsi dire s'appuyer sur la fiction que la philosophie n'ait pas pré-existé à notre réflexion. La diversité des opinions philosophiques n'est jamais un bon point de départ de dissertation : l'interrogation sur le sexe des anges a beau avoir suscité bien des opinions contraires, elle n'en a pas le moindre intérêt pour autant. Au même titre que les autres parties de l'introduction, l'amorce ne doit contenir aucun nom de philosophe.

4.2 Les définitions

La définition des termes du sujet est, du point de vue logique, le véritable début de la dissertation. Une copie peut commencer *ex abrupto* par la définition des concepts. L'introduction est alors sobre mais efficace.

Ne mentionnez pas explicitement « le sujet » ou « l'intitulé » avec des formules comme « Ce sujet nous propose de réfléchir sur... » ou « Le pré-supposé de ce sujet est... ». Commencez directement par la définition des termes.

On peut consacrer à chaque terme un paragraphe à part entière. Ce paragraphe contient la définition, puis sa justification.

4.2.1 Propriétés d'une bonne définition introductive

Une bonne définition introductive doit satisfaire quatre propriétés.

1. La définition doit être *consensuelle*, c'est-à-dire que n'importe quelle personne rencontrée dans la rue doit pouvoir l'approuver comme une évidence. Sinon, la définition paraîtrait arbitraire et, de ce fait, fragiliserait toute l'argumentation ultérieure en la faisant dépendre d'un postulat peu convaincant. Par exemple, on ne peut pas définir en introduction « la guerre » comme « la loi universelle du devenir » ; peut-être est-ce vrai, mais ce n'est pas un énoncé suffisamment trivial pour être posé sans démonstration. La dissertation peut *aboutir* à ce genre de définitions ; elle ne doit pas en *partir*. Une définition d'introduction ne doit présupposer aucune thèse philosophique particulière ;
2. la définition doit être logiquement *nécessaire*, c'est-à-dire que *tout* ce qui tombe sous le concept à définir (*definiendum*) doit vérifier l'expression par laquelle on le définit (*definiens*). Sinon, la définition ne couvrirait pas tous les cas qu'elle est supposée couvrir. Par exemple,

si l'on définit « la guerre » comme « conflit armé entre pays », on exclurait à tort de la définition les guerres civiles ;

3. la définition doit, réciproquement, être logiquement suffisante, c'est-à-dire que *seul* ce qui tombe sous le concept à définir (*definiendum*) doit vérifier l'expression par laquelle on le définit (*definiens*). En termes aristotéliens, une bonne définition doit non seulement énoncer le genre, mais également la différence spécifique¹. Sinon, la définition couvrirait des cas qu'elle n'est pas supposée couvrir. Par exemple, si l'on définit « la guerre » comme « conflit », on inclurait à tort dans la définition les conflits entre collègues, qui ne sont pas des guerres ;
4. la définition doit enfin être non-circulaire, c'est-à-dire que le terme à définir (*definiendum*) ne doit d'aucune manière figurer dans l'expression définissante (*definiens*). Sinon, la définition ne serait pas instructive : elle supposerait connu ce que l'on cherche précisément à connaître. Par exemple, si l'on définit « la guerre » comme « la guerre » (!), « l'activité guerrière », « l'action de guerroyer », « l'activité militaire », « le fait d'agir militairement », « l'action belliqueuse », « l'activité non-pacifique », « l'interruption de la paix », etc., on remplace le terme à définir par des *synonymes* (mots de même signification, ce qui laisse le problème intact), des *antonimes* (mots de signification opposée, qui eux-mêmes se définissent par opposition au terme à définir, ce qui nous ramène au point de départ) ou des *paronymes* (mots apparentés relevant d'autres catégories grammaticales), ce qui nous empêche de décomposer le concept. Cas extrême de circularité, le Père Étienne Noël définissait en 1647 la *lumière* comme « un mouvement *luminaire* de rayons composés de corps *lucides*, c'est à dire *lumineux* » ! Attention, la circularité est parfois bien cachée. Par exemple, définir la pensée comme « activité *mentale* du sujet » serait s'exposer à la question de savoir ce qu'est à son tour l'« activité mentale »... et à la réponse spontanée : « l'activité mentale est l'activité de la *pensée* ». De même, définir l'animal en commençant par dire qu'il est un être « biologique » ou « doué de vie », « animé » ou « possédant une âme » (*anima*), ce n'est que déplacer toute la difficulté dans l'un de ces mots. On peut plutôt proposer de définir l'animal comme « un être capable de se déplacer et de viser ses propres fins » : on a ainsi défini le concept par des mots strictement plus simples. De même, si l'on dit « Dieu est l'objet des mono/théismes/ », on se contente de traduire le terme en grec !

1. Aristote, *Topiques*, IV, 101b20 ; V, 101b35–102a20.

4.2.2 Comment élaborer une bonne définition ?

Voyons maintenant comment élaborer une définition qui satisfasse ces quatre propriétés. Les deux premières sont faciles à vérifier.

1. Trouver une définition consensuelle est facile : il faut avoir le courage de la platitude, qui est ici paradoxalement une force. Plus la définition est triviale, moins elle est attaquable, plus elle est forte. Inversement, la profondeur philosophique serait ici une faiblesse. Un bon exercice est de s'imaginer définir le terme non pas à un jury de philosophes professionnels, mais à un enfant de cinq ans.
2. Il est également facile de vérifier que la définition est nécessaire : il suffit de la lire « de gauche à droite ». Par exemple, si je définis « la guerre » comme « conflit entre êtres humains », je dois me demander si toute guerre est un conflit entre êtres humains — ce qui est bien le cas.

Les deux dernières propriétés nécessitent davantage de précautions. En pratique, ce sont souvent elles qui posent des problèmes aux candidats.

3. Pour vérifier qu'une définition est suffisante, il faut la lire *de droite à gauche*. Par exemple, si je définis « la guerre » comme « conflit entre êtres humains », je dois maintenant me demander si tout « conflit entre êtres humains » est une guerre. Il existe une méthode pour rendre une définition suffisante :
 - (a) *chercher des contre-exemples*, c'est-à-dire des « conflits entre êtres humains » qui ne soient pas des guerres (exemple : les conflits entre collègues) ;
 - (b) *déterminer les critères* distinguant ces contre-exemples des guerres (par exemple le fait que les conflits entre collègues ne soient pas armés) ;
 - (c) *ajouter ces critères à la définition* (« la guerre est un conflit *armé* entre êtres humains ») ;
 - (d) *répéter l'opération* jusqu'à ne plus trouver de contre-exemple².

2. C'est ainsi en tenant compte du contre-exemple proposé par Diogène de Sinope que Platon aurait modifié sa définition de l'homme : « Platon avait défini l'homme comme un animal bipède sans plumes et la définition avait du succès ; Diogène pluma un coq et l'amena à l'école de Platon. "Voilà, dit-il, l'homme de Platon !" D'où l'ajout que fit Platon à sa définition : "et qui a des ongles plats" » (Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, trad. Marie-Odile Goulet-Cazé, Paris, Livre de poche, 1999, VI, 40.). Platon a proposé une définition ; Diogène a montré par un contre-exemple qu'elle n'était pas suffisante ; Platon a donc précisé la définition en ajoutant des termes permettant d'exclure ce contre-exemple.

Exemple : « la guerre est un conflit armé entre des groupes humains »

4. Pour rendre une définition non-circulaire, il existe également une méthode :
 - (a) inspecter chaque mot de l'expression définissante (*definiens*) à la recherche d'un synonyme, d'un antonyme ou d'un paronyme du terme à définir (*definiendum*). Exemple : dans la définition « un dieu est un être divin », le mot « être » ne contient pas l'idée de dieu, mais le mot « divin », si ;
 - (b) remplacer chaque terme incriminé par sa définition. Exemple : en remplaçant, dans la définition ci-dessus, l'adjectif « divin » par « immortel et possédant une puissance supérieure aux hommes », j'obtiens la définition « un dieu est un être *immortel et possédant une puissance supérieure aux hommes* » ;
 - (c) répéter l'opération jusqu'à ne plus trouver de circularité.

4.2.3 Justifier une définition

Après avoir énoncé la définition, rajoutez quelques phrases d'explication informelle, des exemples, etc. Ces explications ne doivent surtout pas se substituer à la définition afin de ne pas entourer le concept d'un flou impressionniste. La frontière entre définition et explication doit être claire.

Voici quelques exemples.

Pour le sujet « Histoire et géographie » :

L'histoire est la discipline qui décrit les faits du passé selon leur ordre temporel. On parle ainsi, selon les domaines, d'histoire politique, d'histoire de l'art, d'histoire des sciences ou d'histoire des idées.

Définition
Explication

La géographie est la discipline qui décrit la répartition spatiale des faits. On appelle ainsi géographie physique celle qui décrit la position des montagnes et des mers, géographie humaine celle qui décrit des phénomènes tels que la concentration des villes ou la périurbanisation.

Définition
Explication

Pour le sujet « L'insurrection est-elle un droit ? » :

Une insurrection est l'usage de la force par une partie de la population d'un territoire contre le pouvoir qui la régit. La prise de la Bastille en 1789 et les mouvements de 2020 visant à destituer Loukachenko en Biélorussie sont ainsi des insurrections.

Définition
Explication

Le droit est l'ensemble des textes définissant ce que le pouvoir

Définitions

autorise ou interdit à la population qu'il régit. Plus strictement, « un » droit est ce dont le pouvoir garantit la possibilité à sa population. Par exemple, le droit de vote est la possibilité pour chaque citoyen de faire en sorte que l'opinion qu'il exprime soit prise en compte lors d'une consultation.

Explication

Pour le sujet « La nature est-elle bien faite ? » :

Par nature, on entend généralement l'ensemble des choses et des processus matériels qui ne résultent pas d'une activité humaine. On dit ainsi que les fleurs, la gravitation, l'homme même en tant qu'animal relèvent de la nature.

Définition

On dit qu'une chose est bien faite lorsqu'elle est conforme à une norme donnée. Un travail est bien fait s'il répond aux attentes, une œuvre d'art est bien faite si elle suscite la satisfaction attendue, une démonstration est bien faite si elle prouve ce qu'elle entend prouver.

Explication

Définition

Explication

4.2.4 Comment définir les termes polysémiques

Souvent, un terme à définir possède plusieurs significations. Deux cas de figure se présentent alors.

1. Si toutes les significations sont liées les unes aux autres, allez du multiple à l'un, c'est-à-dire commencez par donner les différentes définitions, puis montrez quelle essence elles ont en commun (par exemple, pour le sujet « La corruption », vous pouvez chercher une essence commune aux emplois métaphysique, botanique et politique du mot).
2. Si, à l'inverse, les différentes significations sont relativement indépendantes les unes aux autres, distinguez clairement les différents emplois et éliminez ceux qui ne sont pas pertinents (par exemple, pour le sujet « Le corps peut-il être objet d'art ? », vous pouvez stipuler dès l'introduction que vous entendrez le corps exclusivement dans le sens de « corps humain » et non dans le sens métaphysique d'un individu matériel).

4.2.5 Sujets définitionnels

Il arrive que tout l'enjeu d'un sujet de dissertation soit précisément de définir un concept, notamment quand il commence par « qu'est-ce que » : « Qu'est-ce que le bonheur ? », « Qu'est-ce qu'agir ? », « Qu'est-ce qu'une chose ? », etc. Dans un sujet définitionnel, le concept doit recevoir *plusieurs* définitions : la définition du sens commun en introduction, une définition

par partie et la définition définitive en conclusion. Ainsi, même quand la définition est l'enjeu même de la dissertation, il faut impérativement définir le concept dès l'introduction.

4.3 La problématisation

Le problématisation est la justification de la problématique. C'est la démonstration qu'il existe un problème philosophique à résoudre. Sans elle, toute la dissertation qui suit est inutile. La problématisation doit montrer qu'il existe une contradiction apparente, en s'appuyant uniquement sur deux ressources : les définitions préalables et des thèses du sens commun.

Une contradiction apparaissant toujours entre au moins deux termes, nous conseillons de consacrer deux paragraphes à la problématisation. Le premier des deux paragraphes exposera une thèse de sens commun, et le second, qui contiendra typiquement le mot « pourtant » ou « cependant », défendra la thèse apparemment contraire.

Les thèses que doivent soutenir l'un et l'autre de ces deux paragraphes sont fortement contraintes par la forme syntaxique du sujet (voir la section 8).

Afin de rendre plus visible la contradiction à mettre au jour, une méthode générale peut être, sur le brouillon, de *reformuler le sujet en remplaçant les termes par leurs définitions respectives*. Prenons par exemple le sujet « Dieu a-t-il pu vouloir le mal ? » :

1. je définis les termes principaux :
 - Dieu : « créateur du monde possédant toutes les perfections » ;
 - le mal : « ce qui ne doit pas être réalisé » ;
2. je reformule le sujet en remplaçant les termes par leurs définitions respectives : « un *créateur du monde possédant toutes les perfections* a-t-il pu vouloir *ce qui ne doit pas être réalisé* » ?
3. maintenant la *contradiction apparente* apparaît plus clairement : comment un être parfait pourrait-il avoir voulu un monde imparfait ? Ce semblerait être une imperfection de sa part.
4. je rédige l'introduction :

Par Dieu, on entend généralement un être qui d'une part est créateur du monde et de l'autre possède toutes les perfections, c'est-à-dire toutes les qualités positives à leur degré ultime. C'est en ce sens que les religions monothéistes — ainsi que les philosophes en l'absence de mention contraire — entendent le mot Dieu.

Définitions

Le mal est ce qui ne doit pas être réalisé. Dire qu'un travail est mal fait, c'est dire qu'il n'aurait pas dû être accompli de cette façon. Une personne qui fait le mal est une personne qui fait ce que l'on ne doit pas faire.

Si Dieu existe tel que nous le définissons ordinairement, alors dans la mesure où il possède toutes les perfections, il doit être infiniment bon et donc ne devrait pas pouvoir accomplir le mal. Dans le sens où nous l'entendons ordinairement, l'idée de Dieu est incompatible avec celle de méchanceté ou d'incompétence.

Thèse
com-
mune

Un rapide coup d'œil autour de nous semble pourtant nous présenter le mal comme l'un des principaux ingrédients du monde dont Dieu serait le créateur : partout la guerre, l'injustice, la mort. L'existence manifeste du mal semble ainsi contradictoire avec celle d'un Dieu possédant toutes les perfections.

Contradiction

Le caractère apparemment mauvais du monde suffit-il donc à récuser l'hypothèse de l'existence d'un dieu parfait ?

Problématique

Logiquement, cette introduction possède la structure suivante :

- § 1 : définition de Dieu ;
- § 2 : définition du mal ;
- § 3 : réponse négative au sujet : d'après les définitions précédentes, il semblerait que Dieu ne puisse pas vouloir le mal ;
- § 4 : réponse positive au sujet : puisque le mal existe manifestement, si Dieu existe, alors il a voulu le mal ;
- § 5 : la contradiction apparente entre les deux paragraphes précédents nous mène à la problématique : l'hypothèse de l'existence de Dieu est-elle compatible avec le constat empirique qu'il existe du mal ?

Toute problématisation doit mettre au jour, comme ici dans les § 3 et 4 de l'introduction, une contradiction apparente menant à la problématique. En l'occurrence, la contradiction apparaît entre une réponse positive et une réponse négative parce que le sujet est formulé comme une interrogation globale, c'est-à-dire une question appelant une réponse par oui ou non (pour en savoir plus, voir la section 8).

4.4 La problématique

La problématique est la question unique que la dissertation cherche à résoudre. Elle doit être présentée sous la forme d'une phrase interrogative directe.

Afin d'éviter tout risque de confusion, l'auteur de ces lignes recommande de poser une seule et unique question. Certains candidats ont tendance à

accumuler sans ordre des questions vaguement apparentées : « L'activité théorique de l'homme peut-elle être simulée tout entière par la simple manipulation de signes qui caractérise le calcul ? Les machines peuvent-elles tout faire ? L'homme sera-t-il remplacé à terme par des ordinateurs ? ». Mais cette succession de questions angoissées témoigne parfois d'une absence de choix, d'une hésitation entre plusieurs problématiques, et de leur simple juxtaposition. Le correcteur ne peut savoir si elles sont toutes subordonnées à la première, si elles en précisent progressivement le sens (et dans ce cas c'est la dernière qui doit être retenue comme problématique définitive), ou encore si elles étudient trois aspects d'une seule et même problématique, qui quant à elle ne serait pas mentionnée. Il faut donc en choisir une seule ; c'est ce qui garantit l'unité de la dissertation.

La problématique ne doit pas être la répétition pure et simple du sujet : les définitions que vous avez produites vous permettent de poser plus finement le problème. Par exemple, pour le sujet « Toute pensée est-elle un calcul ? », on peut poser la problématique suivante : « Peut-on, dans la pensée humaine, faire abstraction de toute signification et n'y voir qu'une simple manipulation de signes ? ». Entre le sujet et la problématique, on a progressé, et ce grâce aux définitions, qui permettent de mieux comprendre où se loge véritablement le problème.

La problématique n'est rien d'autre que l'explicitation de ce qui, dans le sujet tel qu'il est posé, pose un problème : par exemple, dans le sujet « Toute pensée est-elle un calcul ? », l'opposition entre le caractère apparemment sémantique de la notion de pensée et le caractère purement syntaxique compris dans la notion de calcul. La problématique ne doit surtout pas être conçue comme une question qui, par une suite de glissements et d'associations d'idées, ressemble vaguement au sujet que l'on nous a imposé sans toutefois lui être rigoureusement identique. Lorsque le sujet est une question, un critère simple permet de s'assurer de la conformité de la problématique au sujet : toute réponse à la problématique doit être aussi une réponse explicite au sujet (voir la section 8).

4.5 L'annonce de plan

L'enjeu du développement sera, dans chacune des parties, de proposer une réponse à la problématique (donc au sujet, si celui-ci est une question).

Sans être obligatoire, l'annonce du plan profite généralement aux candidats et elle est très appréciée des correcteurs. Elle montre que l'étudiant sait dès le début où il va et elle permet au correcteur de s'orienter facilement dans la copie. Rien n'est pire pour un correcteur — donc plus nuisible au candidat

— qu’une copie dont la structure n’est pas absolument transparente.

Dans une annonce de plan, chacune des parties annoncées doit être formulée comme une réponse explicite à la problématique, donc au sujet : le rapport ne doit surtout pas rester implicite.

De plus, vous ne devez pas seulement dire la thèse que vous allez soutenir mais aussi les raisons pour laquelle vous allez la défendre. Ne vous contentez pas de dire : « Nous verrons d’abord que l’on peut répondre positivement à cette question, puis que l’on peut répondre négativement. » Il faut dire explicitement dès maintenant selon quel critère on apportera une réponse positive et selon quel critère une réponse négative.

Exemple sur le sujet « Histoire et géographie » :

Nous verrons dans un premier temps que c’est l’hétérogénéité des dimensions spatiale et temporelle qui justifie la séparation de l’histoire et de la géographie en deux disciplines indépendantes. Nous montrerons ensuite que chacune des deux disciplines isole arbitrairement l’une des dimensions des faits empiriques et qu’elles ne devraient pas être séparées. Nous soutiendrons enfin que la distinction entre histoire et géographie n’est pas de nature mais de degré : la géographie n’est pas une discipline autre que l’histoire mais simplement une histoire du temps long.

Chapitre 5

Le développement

5.1 Les parties

Le développement est composé de deux ou trois parties. Il vaut mieux une bonne copie en deux parties qu'une mauvaise en trois. Rien n'est pire qu'une troisième partie boiteuse, redondante avec la deuxième et rajoutée à la hâte dans le seul but d'atteindre le nombre réputé magique.

Chaque partie possède la forme suivante :

1. un court alinéa pour énoncer la thèse de la partie (de deux à cinq lignes), et éventuellement annoncer le plan des sous-parties ;
2. plusieurs alinéas : un alinéa par sous-partie (voir la section 5.2) ;
3. pour toute partie sauf la dernière, un alinéa de transition (voir la section 5.3).

On saute une ou plusieurs lignes avant et après chaque partie, mais pas à l'intérieur d'une partie.

Chaque partie a pour titre et pour première phrase une réponse explicite à la problématique. En particulier, il ne faut surtout pas consacrer la première partie à redéfinir les termes du sujet — ce qui aurait dû être fait en introduction — ou à exposer une thèse qui ne serait que préalable à la réponse.

Il existe un certain nombre de plans récurrents, que l'on peut appeler plan analytique, plan dialectique, plan de renversement des valeurs (par réhabilitation ou dégradation), etc. Certains d'entre eux seront décrits ci-dessous. Mais il faut bien se garder de vouloir appliquer un traitement mécanique aux sujets. Appliqué à toute force à un sujet, un plan inapproprié gâchera toute la dissertation. Ces quelques plans récurrents sont présentés seulement à titre de suggestion, mais ce ne sont pas les seuls plans possibles, et généralement

pas les meilleurs. Le meilleur plan sera toujours celui que vous aurez inventé spécifiquement pour tel ou tel sujet.

5.1.1 Le plan analytique

Ce que nous appellerons ici le plan analytique est d'une grande efficacité car il repose sur la plus pure logique¹. Mais il demande une rigueur sans faille : il faut que la problématisation ait été menée de façon absolument parfaite.

Supposons que, sur le sujet « Dieu a-t-il pu vouloir le mal ? », on ait posé en introduction une contradiction entre les trois principes suivants :

- A** Dieu est (par définition) un créateur du monde doué de toutes les perfections ;
- B** le monde est (selon l'expérience manifeste) imparfait ;
- C** un être parfait ne peut créer une œuvre imparfaite.

Ces trois principes sont manifestement contradictoires. Si l'on veut sauver la cohérence, on doit renoncer au moins à l'un d'entre eux². On en déduit trois parties possibles :

- non A** le monde étant imparfait (B) et un être parfait n'ayant pu créer une œuvre imparfaite (C), il n'existe pas de créateur du monde doué de toutes les perfections (non A) ;
- non B** Dieu étant parfait (A) et n'ayant pas pu créer d'œuvre imparfaite (C), le monde n'est pas aussi imparfait qu'il semble être (non B) ;
- non C** Dieu étant parfait (A) et le monde étant imparfait (B), il faut admettre qu'un être parfait peut être créateur d'une œuvre imparfaite (non C).

Reste à savoir quel ordre est le plus pertinent !

5.1.2 Le plan dialectique

Le plan dialectique est, probablement à tort, le plus populaire. À ses élèves de l'École Normale Supérieure, Louis Althusser proclamait que tout plan devait représenter d'abord la passion, ensuite la crucifixion, enfin la

1. On trouvera un exemple de cette méthode dans l'exposition par Épictète de l'argument Dominateur (Épictète, *Entretiens*, II, 19). Voir l'analyse de Jules Vuillemin, *Nécessité ou contingence*, Paris, Minuit, 1984.

2. En logique classique, on peut montrer que la négation de « A et B et C » implique « non A ou non B ou non C ».

résurrection. Lorsque le sujet porte sur une notion d'usage fréquent mais qui transcende l'expérience, on peut souvent adopter le plan suivant :

1. cette chose *existe* ;
2. cette chose n'est qu'une *illusion* ;
3. on peut faire un *usage régulateur* de cette chose, c'est-à-dire postuler son existence à des fins théoriques ou pratiques, faire « comme si » la chose existait. Naturellement, il faut toujours déterminer avec précision à quel intérêt est soumis le « comme si » : intérêt théorique (connaître le monde), pratique (progrès moral), etc.

Par exemple, sur le sujet « La substance », on peut adopter le plan dialectique suivant :

1. la substance est un *substrat* : derrière tout phénomène doit se trouver une entité permanente, qui soit en même temps le support du discours (Aristote) ;
2. la substance est une *fiction* : on n'a jamais d'expérience de la substance, mais seulement de ses manifestations (Berkeley, Hume) ;
3. la substance est une *fonction* : la substance n'est certes jamais connue en elle-même, mais elle doit être pensée pour rendre possible une connaissance des phénomènes (Kant).

Le plan dialectique a pourtant ses inconvénients :

1. il est généralement le plan le plus attendu — or ce qui ne surprend pas votre correcteur tend à l'ennuyer, surtout lorsque le même plan fade se voit reproduit en trente exemplaires ;
2. le désir de synthèse à tout prix engendre souvent une troisième partie extrêmement plate, sans saveur ni force, où l'on s'efforce de concilier sans combat la version amollie de thèses contradictoires. Souvent la deuxième partie, celle de la critique, est celle où l'on a pris le plus de plaisir, et dont la conciliation finale est un affaiblissement considérable.

Aussi convient-il parfois de sacrifier le plan dialectique à d'autres types de plan, présentant plus de vigueur.

5.1.3 Le plan par renversement de valeurs

Le plan par renversement de valeurs consiste à réhabiliter progressivement une notion à forte connotation négative ou à dégrader progressivement une notion à forte connotation positive. Il permet d'éviter, dans ces cas-là, les fadeurs d'un plan dialectique.

Il arrive en effet qu'un sujet de dissertation corresponde à un concept chargé d'une forte connotation péjorative : « L'égoïsme », « L'erreur », « Le mauvais goût », « L'argument d'autorité », « Les causes finales », « L'anachronisme », etc. Un plan dialectique pourrait être ici extrêmement fade :

1. dans une première partie, on *critique* le concept, selon la conception commune (l'égoïsme est un intérêt immoral et nuisible à la société, l'erreur fait obstacle à la connaissance, le mauvais goût est une perversion du goût) ;
2. dans une deuxième partie, on *justifie* ces concepts (l'égoïsme est l'intérêt dominant chez l'homme ; l'erreur est parfois fertile ; le mauvais goût peut revêtir un intérêt esthétique, par exemple dans le kitsch ou chez Warhol) ;
3. dans une troisième partie, on *concilie* avec fadeur les deux points de vue précédents (l'égoïsme est parfois bon, mais il ne faut pas en abuser ; l'erreur est parfois fertile, mais il faut quand même faire attention ; le mauvais goût ne doit quand même pas être excessif).

Un plan plus puissant est alors le suivant, qui procède à une réhabilitation progressive du concept péjoratif :

1. le concept est *nuisible* (l'égoïsme est un intérêt immoral et nuisible à la société, l'erreur fait obstacle à la connaissance, le mauvais goût est une perversion du goût) ;
2. le concept est *inévitabile ou indiscernable* (toute action a lieu sur fond d'égoïsme, toute connaissance repose sur une erreur, tout goût est mauvais) ;
3. le concept est même parfois *bénéfique* ou souhaitable (l'égoïsme a des effets profitables, l'erreur fait progresser la connaissance, le mauvais goût fait évoluer l'histoire de l'art).

Dans ce dernier plan, il ne s'agit pas d'adopter une thèse conciliant deux points de vue opposés, mais au contraire d'approfondir progressivement une thèse forte, selon une véritable montée en puissance.

Naturellement, le plan de réhabilitation est difficilement justifiable dans certains cas : « L'esclavage », « Le terrorisme », « Le racisme ». Ici, toute idée de réhabilitation serait assez scabreuse.

Symétriquement au plan de réhabilitation, le plan de dégradation consiste à dégrader un concept spontanément perçu comme positif : « Le désintéressement », « La sympathie », « La vérité », « La sincérité », « Le bon goût », « L'égalité »... On montre alors successivement :

1. que le concept est *bénéfique* ;

2. qu'il est *impossible ou indiscernable* ;
3. qu'il est même parfois *nuisible*.

5.2 Les sous-parties

Chaque partie doit être divisée en *sous-parties*. Ici encore, le nombre moyen est trois, mais deux ou quatre peuvent tout à fait convenir si la matière l'exige.

Les différentes sous-parties d'une partie peuvent être, au choix :

1. un *enchaînement argumentatif* : par exemple, si la thèse de la partie est « l'esprit ne peut agir sur le corps », les sous-parties peuvent être :
 - « A) l'esprit n'est pas un corps »,
 - « B) or seul un corps peut agir sur un corps »,
 - « C) donc le corps ne peut être mû par l'esprit » ;
2. un *ensemble d'aspects* de la thèse de partie ; par exemple, si la thèse de la partie est « la substance est première sur ses accidents », les sous-parties peuvent démontrer trois aspects de ce primat :
 - « A) la substance est première chronologiquement »,
 - « B) la substance est première logiquement »,
 - « C) la substance est première ontologiquement ».

Chaque sous-partie doit contribuer à démontrer la thèse de la partie. Elle se présente comme un paragraphe unique composé de trois moments :

1. la première phrase énonce clairement la thèse de la sous-partie ;
2. plusieurs phrases d'argumentation, qui peuvent être :
 - (a) un raisonnement ;
 - (b) un exemple ;
 - (c) une référence ;
3. une dernière phrase montrant comment la thèse démontrée dans cette sous-partie contribue à démontrer la thèse de la partie.

Cette construction garantit l'unité argumentative du paragraphe et son intelligibilité³.

3. Un paragraphe ne doit pas s'éloigner de son point de départ, sous peine d'être inintelligible. On en trouve un exemple humoristique et caricatural dans la nouvelle « L'article de M. Bloque » (*Mr. Bloke's Item*) de Mark Twain, où le personnage éponyme soumet à un journal l'article suivant :

Désastreux accident : Hier soir, vers six heures, comme M. William Schuyler, un vieux et respectable citoyen de South Parle, quittait sa maison pour des-

Ne sautez pas de lignes d'une sous-partie à l'autre : il suffit d'aller à la ligne.

Remarquez bien que tout raisonnement, tout exemple, toute référence doit être précédé et suivi par l'énoncé de la thèse que vous entendez soutenir dans cette sous-partie (voir un exemple de rédaction de sous-parties dans la section 10).

Une copie n'est jamais jugée pour ses idées ni pour ses références mais pour sa construction argumentative. Aucun correcteur ne cherche dans les copies la confirmation de ses propres convictions philosophiques. On préfère lire des rivaux exigeants que des partisans maladroits. N'essayez donc pas de deviner les orientations philosophiques du correcteur, qui est souvent plus ouvert d'esprit que vous ne le croyez. Les inspirations kantienne, heideggerienne, wittgensteinienne, quiniennne ne sont ni encouragées, ni bannies : tout dépend de la manière dont vous argumenterez vos idées.

Pour la même raison, aucune envolée lyrique, démonstration d'enthousiasme, abstraction délibérément confuse ne suffira à convaincre votre lecteur. Les philosophes n'ont pas peur de l'abstraction ou de la nouveauté : il faut simplement qu'elle soit argumentée de façon convaincante.

On est souvent conduit, en première partie notamment, à défendre les thèses apparemment triviales du sens commun : le mal existe, le monde extérieur existe, etc. Il est difficile d'y trouver suffisamment de profondeur pour remplir une partie entière. Par exemple, pour un sujet comme « Le monde extérieur existe-t-il ? », comment peut-on consacrer plus de deux lignes à

crendre en ville, suivant sa coutume constante depuis des années, à l'unique exception d'un court intervalle au printemps de 1850, pendant lequel il dut garder le lit à la suite de contusions reçues en essayant d'arrêter un cheval emporté, et se plaçant imprudemment juste dans son sillage, les mains tendues et poussant des cris, ce que faisant il risquait d'accroître l'effroi de l'animal au lieu de modérer sa vitesse, bien que l'événement ait été assez désastreux pour lui, et rendu plus triste et plus désolant par la présence de sa belle-mère, qui était là et vit l'accident, quoiqu'il soit cependant vraisemblable, sinon indispensable, qu'elle eût dû se trouver en reconnaissance dans une autre direction, au moment d'un accident, n'étant pas, en général, très alerte et très à propos, mais tout le contraire, comme fut, dit-on, feu sa mère, morte avec l'espoir confiant d'une glorieuse résurrection, il y a trois ans passés, à l'âge de quatre-vingt-six, femme vraiment chrétienne et sans artifice, comme sans propriétés, par suite de l'incendie de 1849, qui détruisit tout ce qu'elle possédait au monde. Mais c'est la vie. Faisons tous notre profit de cet exemple solennel, nous efforçant d'agir de telle sorte que nous soyons prêts à bien mourir, quand le jour sera venu. Mettons la main sur notre cœur, et engageons-nous, avec une ardeur sincère, à nous abstenir désormais de tout breuvage enivrant.

dire que, dans la vie de tous les jours, nous considérons l'existence du monde extérieur comme allant de soi ? Pour remédier à ce problème, la plus-value que vous apporterez dans la première partie ne sera pas du contenu, mais de la *structure*. Par exemple, vous pouvez, dans chacune des trois ou quatre sous-parties de cette première partie, mettre au jour l'une des raisons que nous avons de croire à l'existence du monde extérieur :

1. l'impression de résistance (le monde ne se comporte pas toujours comme je l'attends ou le désire),
2. l'existence d'une intersubjectivité (nos rapports avec autrui supposent un monde commun),
3. l'efficacité pratique de cette croyance. . .

Vous pouvez ainsi reconstruire en première partie le « système implicite » du sens commun, le décrire comme s'il s'agissait de la pensée d'un philosophe. La structure que vous aurez ainsi dégagée pourra d'ailleurs vous être très utile en deuxième partie : vous pourrez alors démontrer, argument par argument, toutes les bonnes raisons que nous avons de croire à l'existence du monde extérieur.

Si vous défendez une thèse non triviale, il vous viendra souvent à l'esprit, au moment de l'écrire sur la copie, une objection naïve. Dans ce cas, *écartez-la explicitement*, pour prévenir tout malentendu et montrer que vous anticipez le sens commun et prétendez montrer quelque chose de plus ambitieux.

5.2.1 Les raisonnements

Toutes les ressources de la logique formelle sont directement mobilisables pour construire un raisonnement correct.

Une thèse peut être démontrée *a priori* par un syllogisme. Supposons que, dans le cadre d'une dissertation sur le thème « Le désintéressement », on veuille — provisoirement ou non — répondre par que le désintéressement absolu n'existe pas, c'est-à-dire que toutes nos actions sont fondamentalement intéressées. Une preuve *a priori* pourrait être la suivante :

L'homme est un être vivant ; or, un être vivant ne peut être poussé à agir d'une manière déterminée que s'il y est poussé par un intérêt ; par conséquent, l'homme est principalement motivé par des intérêts, et non par des valeurs morales.

Matériellement, les prémisses de cet argument sont certes contestables : il faut avoir préalablement montré que l'intérêt et la valeur sont mutuellement exclusifs, et que l'homme est un être vivant exactement au même titre que les animaux ; mais l'essentiel, de notre point de vue actuel, réside dans le

caractère *a priori* de l'argument. Celui-ci est un syllogisme formellement valide⁴.

Une façon de récuser une thèse est de montrer une faille dans le raisonnement adverse. Supposons quelqu'un soutienne la thèse « il n'y a pas d'action désintéressée » en commettant, comme il arrive souvent, une erreur de quantificateur (« il n'existe pas d'action désintéressée, puisque nous voyons sans cesse les hommes autour de nous agir selon leur intérêt ») ou une erreur de modalisateur (« il n'existe pas d'action désintéressée, puisqu'il est possible que tout homme ne soit mû que par son intérêt personnel »). Dans ce cas, montrez explicitement quelle est la faille, et vous aurez réfuté la démonstration (reste à démontrer la thèse inverse).

Une deuxième façon de récuser une thèse est d'attaquer les prémisses ou les présupposés du raisonnement adverse. Supposons que quelqu'un nie l'existence d'actions désintéressées en s'appuyant sur un syllogisme valide : « L'homme est un être vivant ; or, un être vivant ne peut être poussé à agir d'une manière déterminée que s'il y est poussé par un intérêt ; par conséquent, l'homme est principalement motivé par des intérêts, et non par des valeurs morales ». Vous pouvez réfuter cette argumentation en rejetant l'une des prémisses – par exemple en disant que l'homme ne se réduit précisément pas à son animalité (ou du moins *pas nécessairement*, ce qui suffit à invalider la conclusion du syllogisme).

Une troisième façon de récuser une thèse est de critiquer les définitions des termes. Si quelqu'un soutient qu'il n'y a pas d'action désintéressée, vous pouvez critiquer cette thèse en disant qu'elle confond différentes sortes d'intérêt, qu'il faut en réalité distinguer : par exemple l'intérêt personnel, l'intérêt collectif, l'intérêt rationnel...

5.2.2 Les exemples

Utiliser des exemples, c'est montrer que vos thèses se vérifient à même les choses et qu'elles ne sont pas séparées du réel qu'elles prétendent décrire. Les exemples jouent donc un rôle crucial dans une dissertation. Dans une dissertation de philosophie politique, citez des événements historiques appartenant à des époques variées ; dans une dissertation d'esthétique, citez des œuvres d'art relevant d'époques et de genres variés ; dans une dissertation d'épistémologie, donnez des exemples scientifiques ; dans une dissertation de morale, de philosophie du langage etc., donnez toujours des exemples concrets.

4. Ce qui, au passage, montre l'utilité directe, pour la dissertation, de la logique : celle-ci n'est pas une discipline isolée du cursus, elle est proprement philosophique.

La valeur argumentative d'un exemple dépend du type de thèses pour lequel il est mobilisé. On peut vouloir démontrer ou réfuter une thèse universelle, c'est-à-dire de la forme « tous les... sont... » ; on peut aussi vouloir démontrer une thèse existentielle, c'est-à-dire de la forme « certains... sont... ».

Pour *démontrer* une thèse *existentielle*, il suffit d'un exemple quelconque. Si vous voulez démontrer la thèse « il existe des guerres justes », il suffit de prendre un exemple, en justifiant qu'il s'agit bien d'une guerre et qu'elle est bien juste. Si vous voulez démontrer la thèse « il est possible d'apprendre à être artiste », il suffit de montrer que les écoles d'art enseignent à être artiste.

Pour *réfuter* une thèse *universelle*, il suffit également d'un contre-exemple quelconque. Pour réfuter la thèse « toute action est intéressée », inutile de montrer que *toute* action est désintéressée ! Il suffit d'exhiber un seul cas de bonne action dont on puisse montrer qu'il s'agit bien d'une action désintéressée.

Attention toutefois : un exemple quelconque ne suffit pas pour *démontrer* une thèse *universelle*, *réfuter* une thèse *existentielle*, démontrer une nécessité ou réfuter une possibilité. Il ne serait par exemple pas convaincant de dire : « Comme le montre l'exemple de Staline, tous les hommes sont mauvais ». La preuve n'est pas convaincante, car de ce qu'il ait existé *certain*s hommes mauvais, elle conclut que *tous* les hommes sont mauvais. En termes logiques, le sophisme repose sur une confusion entre quantificateurs ou entre modalisateurs. La généralisation est abusive.

Le seul type d'exemples qui permette de *démontrer une thèse universelle* *réfuter une thèse existentielle*, démontrer une nécessité ou réfuter une possibilité est l'exemple-limite, c'est-à-dire un exemple qui semble tellement *invalid*er notre thèse que si l'on arrive à montrer que *même lui* la vérifie, elle celle-ci se vérifie *a fortiori* dans tous les autres cas. Si vous arrivez à montrer que même les actions apparemment les plus désintéressées de Gandhi étaient en réalité fondamentalement intéressées, alors votre thèse vaudra *a fortiori* non seulement pour Staline, mais pour tous les autres êtres humains. Vous fournirez ainsi, selon les termes de Gilles Gaston Granger, « une vérification de cette hypothèse sur des cas exemplaires, délibérément choisis comme particulièrement défavorables à sa démonstration ⁵ ».

Résumons donc les types d'exemples qui peuvent être utilisés dans les différents cas de figure :

5. Gilles-Gaston Granger, *Essai d'une philosophie du style*, Paris, Armand-Colin, Philosophies pour l'âge de la science, 1968, p. 7.

	Thèse d'universalité ou de nécessité	Thèse d'existence ou de possibilité
Démontrer	exemple-limite	exemple quelconque
Réfuter	exemple quelconque	exemple-limite

5.2.3 Les références

L'usage d'une référence passe par plusieurs moments successifs :

1. en une phrase, formulez en une phrase la thèse que vous entendez soutenir dans le paragraphe ;
2. en plusieurs phrases, citez la référence et reconstituez patiemment l'argumentation sous-jacente ;
3. en plusieurs phrases, montrez en quoi la référence ainsi restituée permet de démontrer la thèse annoncée au début du paragraphe ;
4. en une phrase, concluez en reformulant la thèse annoncée en début de paragraphe.

La première phrase d'un alinéa, où l'on annonce la thèse à venir, et la dernière, où l'on résume la thèse examinée, ne doivent contenir aucun nom de philosophe. Les références ne doivent apparaître qu'à l'intérieur des sous-parties comme une contribution à l'argumentation. Elles ne doivent pas être citées pour elles-mêmes, sous peine de tomber dans la doxographie.

En ce qui concerne le deuxième moment, chaque référence doit être soigneusement développée et analysée. Une phrase ne suffit pas. Développer une référence permet d'éviter l'érudition allusive. Un philosophe n'est ni un totem, ni un tabou. Une sottise, même énoncée par Kant, reste une sottise⁶ : un grand nom n'est jamais une autorité. Aussi toute assertion, même reprise de Kant, doit-elle être fondée au même titre que si c'était la vôtre. Une thèse n'est en effet jamais isolée dans l'œuvre d'un philosophe : en ceci, elle est toujours plus qu'une simple citation. Elle s'inscrit dans un système, ou plus modestement dans un ensemble de raisons, et c'est sur lui qu'il faut la fonder.

Pour cette raison, une citation, à elle seule, est rarement éclairante. Elle doit être décortiquée, expliquée, justifiée. Une copie sans citation, dans laquelle toutes les thèses sont justifiées les unes par les autres, est largement préférable à un agrégat de citations supposées transparentes et autosuffisantes. Rien ne saurait donc être plus nuisible à une dissertation philosophique que le *Dictionnaire de citations*, catalogue d'aphorismes certes rhéto-

6. Ainsi, dans l'*Anthropologie* (II, B), Kant définit la féminité par deux critères : la conservation de l'espèce (qui implique la crainte et la faiblesse), et l'affinement de la culture (qui implique la politesse et la tendance au bavardage).

riquement habiles, mais dont la profondeur n'est souvent qu'apparente, et la systématique toujours absente.

N'amalgamez jamais les références. Par exemple, ne dites pas « les stoïciens et Descartes ont démontré la liberté humaine en arguant que... », mais prenez une seule des deux références et développez-la. Il est toujours plus pertinent et plus payant de distinguer les choses que de les assimiler.

Un philosophe doit toujours être cité avec la plus grande précision possible. Il ne suffit pas de dire que Kant a affirmé quelque part l'existence de connaissances synthétiques *a priori* : il faut au moins renvoyer à la *Critique de la raison pure*, voire plus précisément à son Introduction.

On peut mentionner quelques citations si on a le bonheur de les connaître par cœur. Mais si l'on a peu de mémoire, un résumé fidèle des thèses d'un philosophe n'a pas moins de valeur. En outre, les citations ont souvent un effet pervers : pour compenser l'effort qu'a nécessité leur apprentissage, on tend à les mobiliser à tort et à travers ou à en faire un usage purement décoratif. L'essentiel est, à l'inverse, de reconstruire explicitement le raisonnement qui fonde l'auteur cité à énoncer cette formule.

En ce qui concerne le troisième moment, il est important que la référence soit explicitement rapportée au sujet. Vous devez démontrer en quoi cette référence, telle que vous l'avez reconstruite, démontre la thèse annoncée au début du paragraphe et apporte ainsi un éclairage pertinent sur la question posée en introduction.

5.3 Les transitions

Les transitions ne sont pas une simple exigence rhétorique, mais obéissent à une véritable nécessité argumentative : la continuité entre les parties. Une transition procède typiquement en trois moments :

1. *résumer* en une seule phrase la thèse que l'on vient d'exposer ;
2. montrer de manière détaillée, et surtout pas de manière symbolique ou allusive, ce qui *manque* à cette thèse ;
3. soumettre l'*ébauche* d'une solution, telle qu'elle sera développée dans la partie ou la sous-partie suivante.

Chacun de ces trois moments est crucial, mais c'est souvent le second qui fait défaut : si l'on change de point de vue sans avoir vraiment montré pourquoi il était *absolument nécessaire* (et non simplement possible) de le faire, si l'on ne montre pas clairement dans la transition pourquoi le point de vue adopté jusqu'ici est insatisfaisant et doit être abandonné, le lecteur n'a strictement aucune raison de lire la partie suivante.

Par exemple, supposons que nous ayons adopté le plan suivant pour le sujet « La guerre » :

1. la guerre est un *déchaînement de violence* ;
2. la guerre est une violence, mais dirigée par l'intellect : une *violence rationnelle* ;
3. la pertinence de la guerre dépend des valeurs qui la motivent : sous certaines conditions, elle peut devenir une *violence raisonnable*.

La transition de la première à la deuxième partie peut être l'alinéa suivant :

Nous avons vu que la guerre pouvait se présenter au premier abord comme un déchaînement de violence, s'inscrivant dans la continuité de la rivalité entre les individus pour satisfaire leurs besoins naturels (boire, manger, respirer...). Mais ce serait méconnaître trois distinctions essentielles. D'abord, les belligérants ne sont pas des individus, mais des entités plus abstraites et plus larges, à savoir des États. Ensuite, les motivations d'une guerre sont rarement réductibles aux conditions de la satisfaction des besoins naturels : on entre en guerre pour s'assurer une position économique privilégiée, pour acquérir des terres riches en minerais, pour faire coïncider les frontières politiques de l'« État » avec les frontières culturelles de la « nation », pour laver l'humiliation d'une guerre passée, pour répandre la liberté révolutionnaire dans le monde entier, pour réaliser le communisme international, pour agrandir son « espace vital », pour recouvrer la terre de ses ancêtres, etc. : rien n'animal dans toutes ces motivations. Enfin, les moyens d'action sont de plus en plus « raffinés » : loin de la pierre que l'on jette à autrui, on fait de plus en plus appel aux dernières avancées scientifiques (armes à feu, bombes atomiques, armes chimiques ou bactériologiques). Loin d'être un pur et simple déchaînement de violence, la guerre se caractérise donc par un appel constant à l'intelligence. Ne faut-il pas, dès lors, considérer que la rationalité est aussi essentielle à la guerre que la violence ?

Lorsque l'on adopte un plan dialectique, l'une des transitions doit être plus soignée encore que toutes les autres : celle qui conclut la deuxième partie et annonce la troisième. Ici, plus de quinze lignes sont rarement un luxe. Il faut prendre le temps de bien montrer toute la tension à laquelle on est parvenu, dans sa radicalité. Plus la contradiction est radicale, plus la résolution est attendue avec impatience : il faut savoir susciter l'intérêt du correcteur !

Chapitre 6

La conclusion

Le rôle de la conclusion est simple : elle doit répondre clairement à la problématique. Elle doit notamment contenir une phrase que le correcteur puisse retenir comme votre réponse au sujet. Elle doit être rédigée avec soin : certains correcteurs la lisent même juste après l'introduction afin de vérifier que le candidat sait où il va !

Il faut fuir comme la peste les conclusions paresseuses, comme « on a vu qu'il existait beaucoup de réponses différentes à cette question » ou « on a vu que cette notion est complexe et comporte de nombreux aspects ». On peut certes conclure sur une impossibilité de trancher, mais elle doit être argumentée, et non s'appuyer sur la seule diversité des opinions. La diversité des opinions n'est plus un bon point d'arrivée de dissertation qu'un bon point de départ.

La conclusion doit être une synthèse de la dissertation et non une table des matières. À cette fin, il suffit de remplacer toutes les déterminations temporelles — « d'abord », « ensuite », « enfin » etc.) — par des liens logiques : « si l'on conçoit... alors... », « même s'il peut sembler que... », « dans la mesure où... », etc.

La conclusion ne doit contenir aucun nom de philosophe. C'est vous qui parlez en votre nom. Ne dites donc jamais : « en adoptant un point de vue heideggerien, on peut dire que... ». Si vous avez adopté le point de vue de Heidegger en citant cet auteur à la fin de votre dernière partie, il est temps maintenant de voler de vos propres ailes ; vous n'avez plus besoin de Heidegger pour porter les idées que vous vous êtes appropriées.

L'auteur de ces lignes déconseille fortement de terminer la conclusion par une ouverture du sujet. Ce procédé, généralement mal maîtrisé, a des effets catastrophiques pour les candidats : soit ils abordent des problèmes qui n'ont aucun rapport avec le sujet (« car, après tout, qu'est-ce que la vérité?... »), soit ils posent bien trop tard des problèmes qui auraient dû être traités (« une

nouvelle question se pose, qui serait celle des valeurs au nom desquelles on mène une guerre »). Il vaut mieux éviter ce procédé et terminer directement par la réponse à la question : ici encore, la sobriété est parfois gage d'efficacité.

Troisième partie

Les sujets de dissertation

Chapitre 7

Liste de sujets de dissertation

Voici des sujets pour s'entraîner à la dissertation¹. Pour vous entraîner, il suffit de rédiger :

1. une introduction : définitions, tension, problématique ;
2. un plan détaillé (aucun nom de philosophe ne doit apparaître dans les titres des parties et sous-parties) ;
3. une courte conclusion répondant clairement à la problématique.

On trouvera une liste plus complète dans le document du présent auteur, « 11 000 sujets de dissertation de philosophie » (http://baptiste.meles.free.fr/site/BMeles-9000_sujets_dissertation_philosophie.pdf).

Peut-on renoncer à comprendre ?	L'incertitude
Y a-t-il une éducation du goût ?	Qu'est-ce qu'être efficace en politique ?
L'extraordinaire	Tout est-il politique ?
Qu'est-ce qu'un monstre ?	L'universel
A qui devons-nous obéir ?	Ai-je un corps ?
Peut-on échapper au temps ?	Ignorer
Pourquoi se divertir ?	La métaphysique est-elle une science ?
Y a-t-il de l'impensable ?	Que nous apprennent les mythes ?
Le possible	Qu'est-ce que traduire ?
Qu'est-ce qu'une expérience ?	Le désir de savoir est-il naturel ?
Y a-t-il des limites à la conscience ?	
La chance	

1. Ces sujets sont tirés du rapport du jury du concours oral pour l'année 2018 de l'École normale supérieure de Paris (http://www.ens.fr/sites/default/files/2018_al_philo_oral_epreuve_commune.pdf). Les sujets ont été proposés par Fabienne Baghdassarian, François Calori, Pascale Gillot, Laurent Lavaud, Baptiste Mèlès et Pauline Nadrigny.

L'insurrection est-elle un droit ?	La philosophie est-elle abstraite ?
Y a-t-il des leçons de l'histoire ?	L'éternité
L'égalité est-elle une condition de la liberté ?	L'homme est-il raisonnable par nature ?
Le passé	Peut-on tout dire ?
La connaissance de soi	Y a-t-il des actes de pensée ?
L'objet de l'amour	Tuer le temps
Pourquoi raconter des histoires ?	L'imprévisible
L'amour-propre	Qu'y a-t-il ?
Qui suis-je ?	Qu'est-ce qu'un accident ?
Existe-t-il un art de penser ?	L'opinion
La mort de Dieu	La gauche et la droite
Connaître l'infini	Le privé et le public
L'homme est-il un loup pour l'homme ?	Peut-on tout démontrer ?
L'œuvre d'art doit-elle nous émouvoir ?	Quel est l'objet de l'histoire ?
La vérité en art	La cohérence
Vérité et certitude	Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre.
L'enfant et l'adulte	Histoire et géographie
Les animaux pensent-ils ?	Voir
Le beau a-t-il une histoire ?	La conscience a-t-elle des moments ?
L'éternité	L'argument d'autorité.
L'interprétation	La désobéissance
Peut-on penser sans concept ?	Rêvons-nous ?
Entendre raison	L'inhumain
Qu'est-ce que faire preuve d'humanité ?	Qu'est-ce qu'un principe ?
L'histoire a-t-elle un sens ?	Y a-t-il une langue de la philosophie ?
L'aveu	L'introspection est-elle une connaissance ?
Prévoir	L'homme est-il un animal comme les autres ?
Que recherche l'artiste ?	La nature est-elle bien faite ?
Peut-on rester sceptique ?	L'ordre.
L'outil	La démocratie
Le vrai et le faux	Peut-on penser sans ordre ?
Faut-il une théorie de la connaissance ?	Qu'est-ce qu'un monstre ?
L'acte et l'œuvre	Le temps existe-t-il ?
Qu'est-ce qu'un réfutation ?	Qu'est-ce qu'un auteur ?
L'exception	Qu'est-ce qu'être ?
Le bavardage	Peut-on être sceptique ?
	Qu'est-ce qu'interpréter ?
	Qu'est-ce qu'un peuple ?

Peut-on séparer l'homme et l'œuvre ?	Le paysage
Peut-on ne pas être soi-même ?	Apprend-on à voir ?
À quoi reconnaît-on une œuvre d'art ?	L'habitude
La haine de la raison	La simplicité
Comment penser le mouvement ?	Faut-il se délivrer de la peur ?
Y a-t-il des régressions historiques ?	Faut-il vouloir la transparence ?
Suis-je seul au monde ?	Le langage est-il un instrument ?
Qu'est-ce qu'un monde ?	L'identité personnelle
La famille	L'avocat du diable
Y a-t-il des guerres justes ?	Peut-il y avoir un droit de la guerre ?
Le mot juste.	Qu'est-ce qu'une croyance rationnelle ?
L'identité collective	La désobéissance civile
La loi	L'ennemi
Qu'est-ce qu'une question ?	Qu'est-ce qu'une décision politique ?
Qui fait l'histoire ?	Penser par soi-même
Qu'est-ce qu'une maladie ?	Être hors de soi
L'irrationnel	Pourquoi punir ?
Qu'est-ce qu'un auteur ?	L'artiste est-il un créateur ?
Qu'est-ce qui fait la force de la loi ?	Peut-on tout exprimer ?
La superstition	Cause et loi
Peut-on s'en tenir au présent ?	Qu'est-ce qu'un mythe ?
L'emploi du temps	Pouvons-nous être objectifs ?
Y a-t-il des expériences métaphysiques ?	L'étranger
Le spectacle de la nature	L'imaginaire
Habiter le monde	Quel usage peut-on faire des fictions ?
L'état de droit	Faire la paix
La servitude	Le mouvement
La perspective	La loi et la coutume
Qu'est-ce qu'un monstre ?	Quel est l'objet de l'amour ?
La reconnaissance	Qu'est-ce qu'une crise ?
Le beau a-t-il une histoire ?	Apprend-on à être artiste ?
L'événement	L'oubli
Plaisir et douleur	L'amour de la vérité
L'interprétation	Les œuvres d'art sont-elles éternelles ?
La solitude	Le hasard
L'illusion	Peut-on être citoyen du monde ?
L'observation	Y a-t-il des limites à la connaissance ?
La raison d'Etat	L'apparence
L'harmonie	La critique
Justice et force	

La souveraineté peut-elle se partager ? La justice sociale
L'immortalité
Qu'est-ce qui est réel ?

Chapitre 8

Typologie des sujets de dissertation

La manière de problématiser un sujet dépend fortement de la syntaxe du sujet. Partons donc d'une typologie syntaxique des sujets. Il en existe quatre types :

1. *une question* : « Toute philosophie est-elle systématique ? », « Peut-on prouver l'existence de Dieu ? », « Peut-on penser l'histoire de l'humanité comme l'histoire d'un homme ? », « Pourquoi définir ? », « Dans quelle mesure est-on l'auteur de sa propre vie ? », etc.
2. *un concept* (ou une expression) : « La substance », « L'égalité », « Le génie », « Être impossible », « Voir », « Faire de nécessité vertu », etc.
3. *un ensemble de concepts* (généralement deux, plus rarement trois) : « Substance et accident », « Genèse et structure », « Corps et esprit », « Convaincre et persuader », « Foi et raison », « Langue et parole », « Conscience et inconscient », « Pensée et calcul », « Mathématiques et philosophie », « Ordre, nombre, mesure », etc.
4. *une citation* : « “Si Dieu existe, alors tout est permis” », « “La science ne pense pas” », « “Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?” », etc.

Naturellement, différentes formulations peuvent être à peu près équivalentes : « Pensée et calcul » et « Toute pensée est-elle un calcul ? », ou bien « Être impossible » et « Qu'est-ce qu'être impossible ? », etc.

8.1 Une question

Réputés faciles, les sujets qui se présentent sous la forme d’une question demandent en réalité une très grande vigilance : le type de la question doit à tout prix être préservé, aussi bien dans l’introduction que dans le développement. Les manquements à cette règle d’or sont la principale cause de hors-sujet.

8.1.1 Typologie des questions

Il existe deux types de questions, le second se subdivisant à son tour en de nombreux sous-types :

1. les *questions globales* sont celles qui portent sur l’intégralité d’une proposition. Exemples : « Apprendre s’apprend-il ? », « Dieu a-t-il pu vouloir le mal ? », « Avons-nous une âme ? », « Doit-on respecter la nature ? », « Peut-on classer les arts ? », etc. Toutes les questions, et elles seules, appellent une réponse par oui ou non ;
2. les *questions partielles* sont celles qui ne portent pas sur l’ensemble de la proposition, mais seulement sur l’un de ses éléments, marqué par un mot ou une expression interrogatifs¹. La question peut ainsi porter sur :
 - le sujet (exemple : « *Qui* connaît le mieux mon corps ? ») ;
 - l’attribut du sujet (exemple : « *Qu’est-ce que* le hasard ? », « *Quel* est le pouvoir des mots ? ») ;
 - un complément d’objet (exemples : « *Que* désirons-nous ? », « *À qui* dois-je la vérité ? », « *À quoi* la perception donne-t-elle accès ? », « *De quel* bonheur sommes-nous capables ? », « *De quoi* doute un sceptique ? ») ;
 - des compléments circonstanciels (exemples : « *À quoi bon* démontrer ? », « *Où* est le passé ? », « *D’où* vient le mal ? », « *Quand* faut-il désobéir aux lois ? », « *Comment* s’orienter dans la pensée ? », « *Pourquoi* plusieurs sciences ? », « *À quelles conditions* un choix peut-il être rationnel ? », « *En quel sens* parler d’identité culturelle ? », « *Dans quelle mesure* le temps nous appartient-il ? », « *En quoi* la métaphysique est-elle une science ? », « *Sur quoi* fonder la société ? »).

1. Il se trouve qu’en français, le mot interrogatif se trouve généralement en début de proposition interrogative. De ce fait, une liste de sujets de dissertation formulés en français et classés par ordre alphabétique — comme les « 11 000 sujets de dissertation de philosophie » du même auteur — offre l’intéressante propriété de regrouper tous les sujets relevant d’un même type.

Toutes ces questions sont de types différents et aucune d'elles n'appelle de réponse par oui ou non.

Cette typologie a d'importantes conséquences pour la problématisation, pour la problématique et pour les titres de parties.

8.1.2 Conséquences sur la problématisation

Le type grammatical de la question détermine complètement le type de contradiction apparente que l'on doit mettre au jour dans les deux paragraphes de problématisation :

1. si le sujet est une *question globale*, alors l'un des deux paragraphes de problématisation doit proposer une *réponse positive*, l'autre une *réponse négative*, dans un ordre ou dans l'autre (voir par exemple le traitement du sujet « Dieu a-t-il pu vouloir le mal » dans la section 4.3) ;
2. si le sujet est une *question partielle*, alors l'un des deux paragraphes doit *affirmer la proposition dans son ensemble* (pour reprendre les exemples ci-dessus : on peut connaître mon corps ; le hasard existe ; nous avons des désirs ; je dois la vérité ; nous réalisons des démonstrations ; le passé existe ; il faut parfois désobéir aux lois ; on peut s'orienter dans la pensée ; il existe plusieurs sciences), l'autre *montrer que l'un des éléments de la question reste inconnu*.

Dans le second cas, vous devez identifier les « attendus » de la question, et les justifier à partir du sens commun. Mais ne dites pas surtout pas « le sujet présuppose que... », comme s'il s'agissait de présupposés arbitraires ou naïfs : il s'agit généralement de présupposés communément admis, que vous devez non seulement accepter comme points de départ, mais justifier.

8.1.3 Conséquences sur la problématique

La problématique ne doit pas être mot à mot identique au sujet, mais elle doit impérativement préserver le type de la question. Par exemple, le sujet « Dieu a-t-il pu vouloir le mal ? » (question globale) ne doit pas être transformé en « Pourquoi Dieu a-t-il voulu le mal ? » (question partielle) ; la question « Comment s'orienter dans la pensée ? » ne doit pas devenir « Peut-on s'orienter dans la pensée ? » ; « Pourquoi plusieurs sciences ? » ne doit pas devenir « Y a-t-il plusieurs sciences ? » ; « Qu'est-ce que le hasard ? » ne doit pas devenir « Le hasard existe-t-il ? » ; « À qui dois-je la vérité ? » ne doit pas devenir « Dois-je la vérité ? » ni « Qui doit la vérité ? », etc. Si le sujet

est une question globale, la problématique doit être une question globale. Si le sujet est une question partielle portant sur un complément circonstanciel de lieu, il doit en aller de même de la problématique.

Vérifiez bien que la problématique soit une question du même type que le sujet. Si en effet la problématique modifie insidieusement le type de question, alors, en supposant que les parties du développement répondent adéquatement à cette problématique — fautive — elles seront toutes hors sujet. Une erreur d'inattention dans le § 5 de l'introduction peut ainsi coûter la moyenne à une copie.

8.1.4 Conséquences sur le plan

Les titres de parties doivent également respecter le type de la question.

Si le sujet est une *question globale*, alors les titres de parties devront tous proposer une réponse positive ou négative explicite — même en troisième partie. Par exemple, à la question « Peut-on faire le mal volontairement ? », on peut répondre « on peut faire le mal volontairement, car... », ou bien « on ne peut pas faire le mal volontairement, car... » ; mais on ne peut pas répondre « le mal est une fiction sociale », car ce n'est pas une réponse explicite à la question posée.

Si le sujet est une *question partielle*, alors chaque titre de partie doit proposer un élément pour compléter la proposition. Par exemple, sur le sujet « Pourquoi des religions ? », chaque partie doit avoir la forme « il existe des religions parce que... » ou bien « il existe des religions afin que... ». Une partie qui défendrait la thèse « il n'y a pas de religions » ou « l'homme doit se libérer de la religion » serait hors sujet.

Il existe une façon très simple de vérifier que la thèse d'une partie est une réponse adéquate à la problématique : imaginez un dialogue entre une personne posant comme question votre problématique et une autre répondant par vos titres de parties. Une réponse inadéquate plongerait votre interlocuteur dans un état de perplexité. Voici quelques exemples de dialogues incorrects ou corrects.

1. Dialogue incorrect :
 - Dieu a-t-il pu vouloir le mal ?
 - Dieu est une invention de l'homme.
 - Pardon ?
2. Dialogue correct :
 - Dieu a-t-il pu vouloir le mal ?
 - Non, car par définition il est parfait. / Oui, car il est créateur du monde et que ce dernier est imparfait.

3. Dialogue incorrect :
 - Pourquoi des religions ?
 - L'homme doit se libérer de la religion.
 - Pardon ?
4. Dialogue correct :
 - Pourquoi des religions ?
 - La religion permet de répondre à des questions humaines. / La religion permet aux hommes d'œuvrer pour leur salut après la mort. / La religion permet de souder les sociétés. / La religion permet de contrôler les individus.

En résumé, lorsque le sujet est une question, il est impératif de respecter le type de question aussi bien dans la problématique que dans les titres de parties. C'est la seule manière d'éviter le hors sujet.

8.2 Un seul concept

Lorsque le sujet consiste uniquement en un concept, les problématiques les plus fréquentes sont :

1. un problème d'*essence*, c'est-à-dire de définition ;
2. un problème d'*existence* ;
3. la discussion d'une *thèse* naturelle sur ce concept.

Par exemple,

1. sur « Être impossible », on peut s'interroger sur la *définition*, c'est-à-dire sur ce que c'est qu'être impossible : est-ce la même chose qu'être contradictoire ? Et si oui, contradictoire avec quoi : les lois logiques, les lois physiques, des lois métaphysiques ?
2. sur « La substance », on peut s'interroger sur l'*existence* des substances en elles-mêmes, et non seulement dans notre pensée ;
3. sur « La spéculation », on peut discuter la *thèse* assez naturelle et répandue selon laquelle toute spéculation est nécessairement vaine et stérile.

Mais évidemment, on peut choisir d'autres problématiques pour chacun de ces sujets : il n'existe pas une seule bonne problématique par sujet. Ce type de sujets offre une certaine liberté.

8.3 Un ensemble de concepts

Lorsqu'un sujet comporte deux termes (ou trois, comme « Ordre, nombre, mesure »), le piège à éviter à tout prix est de traiter le sujet concept par concept, comme Eltsine mangeait les hamburgers couche par couche : par exemple, de traiter, pour « Genèse et structure », d'abord la genèse, ensuite la structure, enfin les relations entre elles. Dans un tel traitement, seule la troisième partie serait dans le sujet. Il faut traiter d'entrée de jeu les relations entre les deux notions.

C'est en introduction, et plus précisément lors de la définition des termes du sujet, que l'on étudie chacune des notions pour elle-même : d'abord la genèse, ensuite la structure. Mais la problématique doit déjà lier les deux notions et poser le problème de leur articulation. Ensuite, chacune des parties du développement doit porter sur la nature de cette relation.

Une façon naturelle de traiter les sujets de type « X et Y » est de suivre le plan d'introduction suivant :

- § 1 : définition de X ;
- § 2 : définition de Y ;
- § 3 : le sens commun pose entre X et Y une relation R ;
- § 4 : pourtant, les définitions de X et de Y montrent que la relation devrait être non-R ;
- § 5 : problématique à partir de la contradiction apparente entre les § 3 et 4.

Exemple : « Histoire et géographie ».

L'histoire est la discipline qui décrit les faits du passé selon leur ordre temporel. On parle ainsi, selon les domaines, d'histoire politique, d'histoire de l'art, d'histoire des sciences ou d'histoire des idées.

Définitions

La géographie est la discipline qui décrit la répartition spatiale des faits. On appelle ainsi géographie physique celle qui décrit la position des montagnes et des mers, géographie humaine celle qui décrit des phénomènes tels que la concentration des villes ou la périurbanisation.

Quoique souvent regroupées dans le syntagme scolaire d'« histoire-géographie », les deux disciplines sont souvent enseignées séparément. On cherchera par exemple dans deux livres différents une « géographie de la France » et une « histoire de France », ce qui semble indiquer que les deux discours peuvent être tenus indépendamment l'un de l'autre.

Thèse
com-
mune

Pourtant, dans la mesure où ces deux sciences traitent de faits empiriques, elles décrivent des réalités qui sont déterminées à la

Contradiction

fois spatialement et temporellement. On ne peut raconter le partage de Verdun sans décrire en même temps le nouvel état des frontières, ni raconter la bataille des Thermopyles sans faire intervenir la topographie. Inversement, on ne peut décrire les mouvements de population sans décrire les circonstances historiques qui les ont causés.

Dans la mesure où les faits empiriques sont à la fois spatiaux et temporels, y a-t-il donc un sens à prétendre les décrire selon un de ces ordres indépendamment de l'autre ?

Problématique

8.4 Une citation

Lorsque le sujet est une citation, il ne doit jamais être pris au pied de la lettre. Quitte à jouer sur les mots, les deux sujets suivants appellent bel et bien des traitements distincts :

- « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? »
- « “Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?” »

Dans le premier cas, le sujet est une question, tandis que dans le second il est une citation (de Leibniz). Quand le sujet est une question, on doit y envisager des réponses (métaphysiques, scientifiques, phénoménologiques...), et examiner si elles sont satisfaisantes. Quand le sujet est une citation, on doit se demander ce qui peut nous amener à poser cette question ; par exemple, quelle est la spécificité de l'être humain pour qu'il puisse se poser cette question — la question contre-factuelle par excellence ?

De même, avec le sujet « “Tous pourris” », il est évidemment hors de question de développer la thèse selon laquelle tous les hommes politiques sont corrompus, puis de voir platement que tous les hommes politiques ne sont peut-être pas corrompus ; mais il faut s'interroger sur l'existence même de ce slogan, sur les intérêts de ceux qui le proclament, sur le danger qu'il représente pour la démocratie.

Une citation ne doit donc jamais être prise au pied de la lettre. Elle doit toujours susciter une interrogation de second degré, sur l'existence et les conditions de possibilité du discours qu'elle rapporte.

Quatrième partie

Exemple de dissertation

Chapitre 9

Exemple de plan détaillé : La nature est-elle bien faite ?

[Introduction]

Par nature, on entend généralement l'ensemble des choses et des processus matériels qui ne résultent pas d'une activité humaine. On dit ainsi que les fleurs, la gravitation, l'homme même — en tant qu'animal — relèvent de la nature.

Définitions

On dit qu'une chose est bien faite lorsqu'elle est conforme à une norme donnée. Ainsi, un travail est bien fait s'il répond aux attentes, une œuvre d'art est bien faite si elle suscite la satisfaction attendue, une démonstration est bien faite si elle prouve ce qu'elle entend prouver.

On dit souvent, dans la langue de tous les jours, que « la nature est bien faite ». On le dit par exemple lorsque l'on observe que les oiseaux sont dotés d'os creux qui permettent le vol, que le chou romanesco possède une forme fractale, que les végétaux consomment le carbone que les animaux rejettent et produisent en retour l'oxygène qu'ils respirent.

Thèse
com-
mune

Mais dire qu'une chose est bien faite, c'est la considérer comme répondant à une norme donnée, donc comme intentionnelle — ce qui semble précisément incompatible avec la nature, puisque celle-ci se définit par son caractère non intentionnel. De ce fait, quand on dit que la nature est bien faite, on affirme en même temps qu'en tant que nature elle n'est pas le résultat d'une intention, et qu'en tant que « bien faite » tout semble indiquer qu'elle est le résultat d'une intention. Dire que la nature est bien faite semble donc une contradiction dans les termes : rien de ce qui est « bien fait » ne peut être naturel.

Contradiction

L'expression ne pouvant être prise au pied de la lettre, y a-t-il un sens légitime à affirmer que la nature est bien faite ou est-ce une pure et simple illusion ?

Problématique

Pour répondre à cette question, nous verrons dans un premier temps

Plan

que, dans l'expérience ordinaire, la nature est bien faite en ceci qu'elle est manifestement adaptée à certaines fins. Ensuite, nous montrerons que d'un point de vue théorique, la nature n'est pas bien faite en elle-même, car les fins que nous y observons ne sont que projetées par l'homme. Enfin, nous soutiendrons que même si la nature n'est pas bien faite en elle-même, elle n'en doit pas moins le devenir sous la responsabilité de l'espèce humaine, puisque celle-ci a le pouvoir d'influer sur le devenir de la nature tout entière.

I. Dans l'expérience ordinaire, la nature est bien faite en ceci qu'elle est manifestement adaptée à certaines fins

A) La nature est parfois adaptée à des fins pratiques

- haut degré de sophistication dans les objets naturels : camouflage, toiles d'araignée. . .
- une inspiration pour la technique humaine
- ces choses sont bien faites quand elles sont bien adaptées à leurs fins
 - toile d'araignée : souplesse et résistance
 - os creux des oiseaux pour voler
- => les choses ne sont pas bien faites dans l'absolu, mais seulement par rapport à des fins déterminées

B) La nature est parfois adaptée à des fins esthétiques

- beaux objets dans la nature : papillons, fleurs, paysages. . .
- parfois cela répond à une utilité, par exemple la sélection sexuelle
- mais pas toujours : paysages de montagne chez Rousseau (*Confessions*)
- alors on juge que la nature est bien faite *pour nous* : plaisir esthétique, comme si la nature était faite pour nous plaire
- et pourtant on sait bien que ce n'est pas le cas ! la finalité est subjective, pas objective

C) Transition

- distinction apparente entre deux finalités
 1. finalité objective : les choses de la nature obéissent à une fonction effective (alimentation, reproduction. . .)
 2. finalité subjective : les choses de la nature obéissent à une fin que nous projetons arbitrairement sur elle
- mais les deux cas sont-ils vraiment différents ?
 - difficulté de décider dans les cas particuliers, par exemple l'écume des bateaux et les rainures du melon selon Bernardin de Saint-Pierre
 - rien n'atteste qu'il existe des fins dans la nature

- cela semble même contradictoire avec sa définition (absence d'activité humaine, qui est intentionnelle)
- sommes-nous donc fondés à prêter des fins à la nature ?

II. Ce n'est pas en soi que la nature est bien faite, mais seulement par rapport à des fins projetées par l'homme

- A) L'idée de finalité naturelle n'a pas de fondement épistémologique
- on n'observe aucune fin dans la nature : l'araignée tisse sa toile et c'est nous qui inversons l'ordre des faits
 - différence avec l'activité humaine, où le langage garantit l'intentionnalité
 - la représentation de l'effet précède la cause et peut être exprimée avant
 - par exemple le plan de construction
 - le progrès scientifique tend à éliminer les finalités naturelles
 - Darwin : renversement de la finalité en causalité
 - reproduction avec variations (phénomène causal aléatoire)
 - certaines variations sont mieux adaptées au milieu et favorisent la reproduction (phénomène causal de sélection naturelle)
 - => pas besoin de finalité : la causalité suffit
- B) L'idée de finalité naturelle est métaphysiquement suspecte
- par qui la nature serait-elle bien faite ?
 - pas l'homme, puisque la nature n'est pas le résultat de l'activité humaine
 - alors seulement son créateur, c'est-à-dire Dieu
 - => dire que la nature est bien faite, c'est présupposer une création et une intention divines (preuves de l'existence de Dieu par Bernardin de Saint-Pierre)
- C) Transition
- l'affirmation apparemment innocente selon laquelle la nature est bien faite cache de lourdes hypothèses métaphysiques
 - mais généralement ce n'est pas ce que l'on veut dire !
 - cela veut-il dire que l'expression est totalement dénuée de sens, ou peut-on la justifier ?
 - pour cela, il faudrait pouvoir justifier le statut des fins : garantir qu'elles ne sont pas arbitraires

III. La nature n'est pas bien faite en elle-même, mais l'homme doit se donner pour tâche de la rendre telle

- A) La nature n'a pas initialement de fins mais elle est investie de fins

- la nature ne pourrait être dite bien faite que si l'on connaissait ses fins
 - en soi, la nature n'est pas bien ou mal faite
 - elle est telle qu'elle est
- les fins que l'on attribue à la nature sont arbitraires car ce sont celles dont les investissent ses habitants, à commencer par le plus puissant d'entre eux : l'être humain
- mais ces fins arbitraires n'en existent pas moins ! on peut donc prendre pour critère l'adéquation entre l'état de la nature et les intérêts de ses habitants

B) Redéfinir la nature en tenant compte de la responsabilité humaine

- la définition de la nature doit être précisée
 - elle ne résulte pas de l'activité humaine, mais aujourd'hui elle en dépend : anthropocène, changement climatique, disparition d'espèces, pollution. . .
 - l'homme n'a pas créé la nature mais il la transforme donc il en est responsable : l'état de la nature dépend de son action et il peut en être blâmé
 - il est donc largement responsable de son état présent et futur

C) Les fins sont simplement régulatrices

- l'homme n'a pas de mission et la nature n'a pas de destin certain
- mais on peut « faire comme si » la nature avait pour fin son adaptation à ses habitants
- on fait alors, en termes kantien, un usage « régulateur » plutôt que « constitutif » de la notion de finalité

[Conclusion]

Si l'on prend en un sens théorique l'affirmation selon laquelle la nature est bien faite, celle-ci est dénuée de sens ou indécidable : elle consiste à examiner comme soumise à une finalité un objet qui par définition en est dénué, ou à lui prêter des fins arbitraires. Synthèse conceptuelle

L'histoire a pourtant transformé cette question théorique en question morale et politique : la nature ayant vu l'émergence d'une finalité humaine dotée de moyens techniques susceptibles d'influer son cours, son adéquation à des fins relève aujourd'hui non plus seulement de la contemplation, mais avant tout de l'action et de la responsabilité humaine.

L'homme ne peut donc pas savoir si la nature est bien faite, mais doit agir pour qu'elle le devienne. Réponse claire

Chapitre 10

Exemple de dissertation rédigée : La nature est-elle bien faite ?

Par nature, on entend généralement l'ensemble des choses et des processus matériels qui ne résultent pas d'une activité humaine. On dit ainsi que les fleurs, la gravitation, l'homme même — en tant qu'animal — relèvent de la nature.

Définitions

On dit qu'une chose est bien faite lorsqu'elle est conforme à une norme donnée. Ainsi, un travail est bien fait s'il répond aux attentes, une œuvre d'art est bien faite si elle suscite la satisfaction attendue, une démonstration est bien faite si elle prouve ce qu'elle entend prouver.

On dit souvent, dans la langue de tous les jours, que « la nature est bien faite ». On le dit par exemple lorsque l'on observe que les oiseaux sont dotés d'os creux qui permettent le vol, que le chou romanesco possède une forme fractale, que les végétaux consomment le carbone que les animaux rejettent et produisent en retour l'oxygène qu'ils respirent.

Thèse
com-
mune

Mais dire qu'une chose est bien faite, c'est la considérer comme répondant à une norme donnée, donc comme intentionnelle — ce qui semble précisément incompatible avec la nature, puisque celle-ci se définit par son caractère non intentionnel. De ce fait, quand on dit que la nature est bien faite, on affirme en même temps qu'en tant que nature elle n'est pas le résultat d'une intention, et qu'en tant que « bien faite » tout semble indiquer qu'elle est le résultat d'une intention. Dire que la nature est bien faite semble donc une contradiction dans les termes : rien de ce qui est « bien fait » ne peut être naturel.

Contradiction

L'expression ne pouvant être prise au pied de la lettre, y a-t-il un sens légitime à affirmer que la nature est bien faite ou est-ce une pure et simple illusion ?

Problématique

Pour répondre à cette question, nous verrons dans un premier temps que, dans l'expérience ordinaire, la nature est bien faite en ceci qu'elle est manifestement adaptée à certaines fins. Ensuite, nous montrerons que d'un point de vue théorique, la nature n'est pas bien faite en elle-même, car les fins que nous y observons ne sont que projetées par l'homme. Enfin, nous soutiendrons que même si la nature n'est pas bien faite en elle-même, elle n'en doit pas moins le devenir sous la responsabilité de l'espèce humaine, puisque celle-ci a le pouvoir d'influer sur le devenir de la nature tout entière.

*

[À l'écrit : saut de lignes. À l'oral : silence de plusieurs secondes.]

Au sens le plus évident, qui se manifeste dans l'expérience ordinaire, la nature est dite bien faite car on observe son adaptation à certaines fins. Tel est le cas aussi bien lorsque nous jugeons la nature *utile* que quand nous la jugeons *belle*.

On dit en effet que la nature est bien faite quand elle répond à des fins pratiques : la nature est alors *utile* à elle-même. On observe souvent le haut degré de sophistication de certains objets naturels : les techniques de camouflage de certains animaux, la complexité des toiles d'araignée etc., au point que ces objets sont même parfois une source d'inspiration pour la technique humaine. Si nous jugeons ces productions naturelles « bien faites », c'est parce qu'elles sont bien adaptées à leurs fins : le camouflage permet efficacement à l'animal d'échapper à ses prédateurs, ce qui est son objectif afin de pouvoir se maintenir en vie et perpétuer son espèce ; la toile d'araignée possède des propriétés de souplesse, de résistance et de discrétion qui lui permettent d'attraper facilement des proies et de se nourrir ; les os creux des oiseaux leur offrent la légèreté qui permet le vol tout en assurant la rigidité de leur structure. On voit ainsi que la nature n'est pas jugée bien faite de façon absolue, mais seulement par rapport à des fins déterminées.

Il pourrait sembler que l'on juge parfois la nature bien faite sans la rapporter à des fins pratiques. C'est le cas lorsque l'on trouve la nature *belle* : les couleurs chamarrées des papillons, les fleurs et leur parfum, les paysages... Mettons évidemment de côté les cas où la beauté réponde à une certaine utilité, par exemple la sélection sexuelle pour la queue du paon. Il semble évident qu'un paysage de montagne, comme ceux qu'admire Jean-Jacques Rousseau dans les *Confessions*, ne réponde à aucune utilité pratique. Juger beau ce paysage et dire à son sujet que la nature est bien faite, ce n'en est pas moins estimer qu'elle est bien faite *pour nous* : le plaisir esthétique qu'elle nous procure nous donne l'impression qu'elle est faite pour nous plaire, quand bien même nous savons que ce n'est pas le cas. Même dans le plaisir esthétique, nous jugeons que la nature est bien faite en la rapportant à certaines

Plan

Thèse
et plan

Thèse de
s.-p.
Exemples

Conclusion de
s.-p.

Thèse de
s.-p.
Exemples

Conclusion de
s.-p.

fins.

Il semble donc que l'on puisse distinguer deux types de finalité par rapport auxquelles nous jugeons la nature bien faite. La première est une finalité *objective* : nous la constatons lorsque les choses de la nature obéissent à une fonction effective telle que l'alimentation ou la reproduction. La seconde est une finalité *subjective* : les choses de la nature obéissent à une fin que nous projetons arbitrairement sur elle. Mais avons-nous vraiment les moyens de discerner les deux cas ? Il est parfois difficile de décider dans les cas particuliers. Bernardin de Saint-Pierre a cru voir dans l'écume et les rainures du melon les traces d'une finalité objective, l'écume servant à prévenir les bateaux de la présence d'un rocher et les rainures du melon le prédestinant au partage familial. Or non seulement rien n'atteste qu'il existe des fins dans la nature, mais cela semble même contradictoire avec sa définition : l'absence d'activité humaine semble exclure toute intentionnalité réfléchie. Sommes-nous donc fondés à prêter des fins à la nature et donc à juger que la nature est objectivement bien faite, ou n'est-ce toujours là qu'une projection illégitime ?

Conclusion
de
partie

Transition

*

[À l'écrit : saut de lignes. À l'oral : silence de plusieurs secondes.]

La nature n'est pas bien faite en elle-même, car les fins que l'on croit observer en elle sont en réalité projetées librement par l'être humain. Nous verrons ainsi que l'idée d'une finalité naturelle, qui permet de dire que la nature est bien faite, non seulement n'a pas de fondement *épistémologique*, mais qu'elle est en outre *métaphysiquement* suspecte.

Thèse
et plan

L'idée que la nature serait bien faite n'a d'abord aucun fondement *épistémologique*. À proprement parler, on n'observe jamais aucune fin dans la nature. Tout ce que nous voyons, c'est une araignée qui tisse sa toile, puis des insectes qui y sont pris avant d'être mangés par l'araignée. De quel droit affirme-t-on que l'araignée a tissé sa toile *pour* attraper des proies ? C'est nous qui inversons l'ordre des faits en supposant que la représentation de la fin (la capture) a précédé la cause (le tissage). N'ayant pas eu avec l'araignée la discussion préalable que nous pouvons par exemple avoir avec un architecte, nous ne pouvons affirmer que telle était la finalité de son action. Le progrès scientifique tend même à éliminer les finalités naturelles pour les remplacer par la simple causalité. Darwin a ainsi montré que même les cas apparemment les plus flagrants de finalité pouvaient être réduits à un mécanisme causal. Les êtres vivants ne se reproduisent pas à l'identique mais avec des variations aléatoires, selon un mécanisme causal. Certaines de ces variations sont mieux adaptées au milieu naturel que d'autres et favorisent

Thèse de
s.-p.
Exemples

Référence

la survie des individus, donc leur reproduction, pendant que d'autres, moins adaptées au milieu, ne permettent pas une survie suffisamment longue pour assurer la reproduction : ce mécanisme, dit de sélection naturelle, est également causal. Les comportements les mieux adaptés à l'environnement se trouvent donc être ceux qui résistent au temps, non par l'effet d'une finalité mais par pur mécanisme. Il n'est donc pas besoin de finalité pour expliquer ce qui, dans la nature, semble bien fait. La nature n'est pas « bien » faite : elle est simplement telle qu'elle est. C'est illusion que de projeter sur elle des fins supposées. Conclusion de s.-p.

Son fondement n'étant pas épistémologique, l'idée que la nature est bien faite repose en réalité sur un fondement *métaphysique* : l'existence de Dieu. Dire que la nature est bien faite, c'est en effet présupposer qu'elle a été faite par quelqu'un. Ce n'est pas l'homme qui fait la nature puisque, par définition, la nature n'est pas le résultat de l'activité humaine ; ce ne peut donc être qu'un créateur supposé. Ainsi l'observation apparemment innocente selon laquelle la nature est utile ou belle a-t-elle été utilisée, par exemple par Bernardin de Saint-Pierre, pour démontrer à partir de l'expérience commune l'existence de Dieu. L'argument repose en réalité sur une pétition de principe : en supposant que la nature contient des fins, on conclut que ces fins ont été fixées par un créateur — mais c'est l'idée même de fin qui était d'emblée suspecte. L'idée selon laquelle la nature serait bien faite est donc non seulement dénuée de fondement épistémologique, ce qui montre son arbitraire, mais contient en creux une thèse métaphysique. Thèse de s.-p. Référence Conclusion de s.-p.

Nous avons vu que lorsque l'on dit que la nature est bien faite, ce n'est pas de façon absolue mais en la rapportant à des fins déterminées. Nous voyons maintenant que ces fins ne sont pas elles-mêmes constatées dans la nature : c'est nous qui les projetons sur elle en nous appuyant, non pas sur l'expérience que nous invoquons, mais sur des principes métaphysiques. Les fins ne peuvent être constatées ni dans la nature elle-même, ni hors d'elle dans quelque intention divine. Il faut donc renoncer à donner un sens théorique rigoureux à l'idée selon laquelle la nature serait bien faite. Conclusion de partie

Mais le point de vue théorique sur cette question possède une limite. Il suppose en effet une extériorité entre une nature non-humaine et un être humain purement spectateur. Or non seulement cette extériorité n'a pas été justifiée, mais elle est douteuse : l'homme fait partie de la nature au sens large, non seulement parce qu'il en émerge, mais aussi parce que son action transforme en retour la nature. De ce fait, si l'on prend en compte la dimension pratique, et plus spécifiquement morale et politique de l'action humaine, peut-on considérer que la nature, à défaut d'*être* bien faite, puisse le *devenir* ? Transition

*

[À l'écrit : saut de lignes. À l'oral : silence de plusieurs secondes.]

Même si la nature n'est pas bien faite en elle-même, elle n'en doit pas moins le devenir sous la responsabilité de l'espèce humaine, puisque celle-ci a le pouvoir d'influer sur le devenir de la nature tout entière. La nature ne pouvant être jugée bien faite que relativement à certaines fins que l'homme projette librement sur elle, nous verrons que certaines de ces fins permettent de juger si la nature est bien faite : les fins de l'homme lui-même en tant que responsable du devenir de la nature. Cela va nous conduire à préciser la définition de la nature ainsi que le statut des fins que nous projetons sur elle.

Thèse
et plan

La nature n'a certes pas initialement de fins, conformément à sa définition comme ensemble des processus matériels ne résultant pas d'une activité humaine. En soi, la nature n'est pas bien ou mal faite car elle ne réalise aucun plan fixé d'avance : elle est simplement telle qu'elle est. Mais cela ne l'empêche pas d'être, après coup, investie de fins. Certains de ses habitants ayant acquis le pouvoir d'influencer massivement son cours, c'est largement d'eux que dépend aujourd'hui le fait que la nature soit bien faite ou non. Quelque arbitraires qu'elles soient, les fins humaines n'en existent pas moins. Pour juger si la nature est bien faite, on peut donc prendre pour critère l'adéquation entre l'état de la nature et les intérêts de ses habitants, à commencer par le plus puissant d'entre eux.

Thèse de
s.-p.

Argumentation

Conclusion de
s.-p.

Cette perspective nous conduit à préciser la définition la nature en tenant compte de la responsabilité acquise par l'homme dans l'histoire. La nature ne résulte certes pas de l'activité humaine, dans la mesure où elle n'a pas été créée par lui ; mais si son cours ne dérive pas de l'activité humaine, aujourd'hui il en dépend largement. Les effets du changement climatique, les disparitions d'espèces, la pollution sont si massifs que l'on appelle désormais « anthropocène » l'époque de la planète Terre où l'activité humaine affecte essentiellement son devenir. L'homme n'a pas créé la nature mais la capacité qu'il a de la transformer l'en rend responsable : l'état de la nature dépend de son action et il peut en être blâmé. Impossible de dire sans lourde hypothèse métaphysique si la nature était initialement bien faite ; mais ce qui est certain est qu'il dépend désormais de l'homme qu'elle le soit, et cette question est désormais d'ordre politique.

Thèse de
s.-p.

Argumentation

Conclusion de
s.-p.

Reste à fixer le statut précis de la fin ainsi projetée sur la nature, à savoir l'adéquation entre son état et les intérêts de ses habitants. Pas plus que la nature, l'homme n'a reçu de mission explicite. Il peut donc tout au plus « faire comme si » la nature avait pour fin son adaptation à ses habitants. On fait alors, en termes kantien, un usage « régulateur » plutôt que « constitutif » de la notion de finalité. Nous ne pouvons affirmer que la nature soit bien faite mais nous devons postuler, afin d'orienter notre action, qu'elle doit le

Thèse de
s.-p.

Référence
Conclusion de
s.-p.

devenir.

*

[À l'écrit : saut de lignes. À l'oral : silence de plusieurs secondes.]

Si l'on prend en un sens théorique l'affirmation selon laquelle la nature est bien faite, celle-ci est infondée : elle consiste à examiner comme soumise à une finalité un objet qui par définition en est dénué, ou à lui prêter des fins potentiellement arbitraires. Analyse

L'histoire a pourtant transformé cette question théorique en question politique : l'histoire ayant vu l'émergence d'une finalité humaine dotée de moyens techniques susceptibles d'influer massivement le cours de la nature, l'adéquation de celle-ci à des fins relève aujourd'hui non plus seulement de la contemplation, mais avant tout de l'action et de la responsabilité humaine.

L'homme ne peut donc pas savoir si la nature est bien faite, mais sait désormais qu'il doit agir pour qu'elle le soit. Réponse claire

Cinquième partie

Enseigner la méthode de la
dissertation

Cette section, à vocation didactique, n'est pas destinée aux élèves et étudiants mais à leurs enseignants. On y trouvera le témoignage, nécessairement partiel, d'une expérience particulière de l'enseignement de la méthode de la dissertation exposée dans les pages précédentes¹.

Les principes de cette méthode d'enseignement sont les suivants :

1. construire la dissertation dans l'ordre des moments qui la composent : d'abord l'introduction, ensuite le plan, enfin la conclusion ;
2. segmenter la construction de chacun de ces grands moments en petites étapes ;
3. travailler collectivement en effectuant parallèlement chacune de ces petites étapes puis en synchronisant le travail à l'échelle de la classe, ce qui permet d'éviter le blocage, la stigmatisation personnelle, ou l'effet dissuasif du « corrigé inaccessible » ;
4. l'enseignant, qui idéalement n'a pas préparé de corrigé à l'avance, réfléchit en même temps que les étudiants et insère ses propositions dans la liste, sur le même plan que celles des étudiants.

Nous décrirons ici les séances-types de travail sur l'introduction, sur le plan et sur la conclusion.

1. Cette méthode a été appliquée principalement dans le cadre de cours de Méthodologie du travail universitaire en Licence 1 et 2 de philosophie à l'Université de Lorraine, à l'université Toulouse-3, devant 10 à 50 étudiants en présentiel ou en vidéoconférence, et à l'Académie de Rouen auprès d'une trentaine d'enseignants du secondaire. Ce contexte est assez privilégié car le public est motivé et respectueux. Nous laisserons chaque professeur juger si ces méthodes d'enseignement sont ou non applicables à sa situation particulière, et dans quelle mesure elles doivent y être adaptées.

Chapitre 11

Enseignement de l'introduction

L'enseignant arrive avec un sujet ou une liste de sujets qu'il n'a pas travaillés à l'avance. Une fois le sujet choisi, il l'écrit au tableau.

La première étape est celle de la construction de l'introduction. Elle se compose de deux sous-étapes : les définitions et la problématisation.

Pour les définitions, chacun doit identifier les termes à définir¹, puis écrire une définition sur son brouillon. Une fois la définition écrite, chacun vérifie pour lui-même si elle est consensuelle, nécessaire, suffisante et non-circulaire². Lorsque tout le monde est parvenu à une définition, même insatisfaisante (ce qui prend environ 5 minutes par terme), on effectue un tour de table en écrivant au tableau les différentes définitions (prévoir 20 à 30 minutes). On vérifie en même temps si elles satisfont les quatre critères d'une bonne définition ; on peut souligner par des vaguelettes les éventuels points de fragilité tels qu'un risque de circularité et proposer de les corriger en modifiant le plus légèrement possible la définition. À la suite des propositions des étudiants, l'enseignant écrit la sienne — parfois moins bonne que celles d'étudiants³. On répète l'opération pour chaque terme-clef du sujet.

(Au terme de cette étape, les étudiants voient qu'il existe plusieurs manières de définir un même terme, ce qui montre qu'il n'y a pas une unique formule qui était attendue d'eux comme un corrigé. Ils voient également les formes variées que peuvent prendre la circularité et autres défauts, ce qui les aide à être plus vigilants à l'avenir sur leur propre production.)

1. Ceci ne pose généralement aucun problème : tous les étudiants repèrent facilement quels sont les termes-clefs d'un sujet.

2. Les définitions sont souvent assez consensuelles et nécessaires, mais plus rarement suffisantes et non-circulaires. Il faut donc, comme indiqué plus haut, dans le premier cas ajouter des critères, et dans le second remplacer le terme circulaire par sa définition.

3. L'enseignant ne perd pas de crédibilité en avouant qu'une autre proposition est meilleure que la sienne — bien au contraire !

Ensuite vient la seconde sous-étape de l'introduction : la problématisation. L'exercice suivant est de construire la problématisation en s'appuyant uniquement sur deux ressources : les définitions que l'on a choisies (les siennes, celles de l'enseignant ou celles de camarades) et les thèses du sens commun. Chacun des participants doit construire l'ébauche des deux paragraphes de problématisation, en montrant comment les définitions et le sens commun nous conduisent à une contradiction apparente :

Il semble, au premier abord, que p . En effet, ...

Cependant, on ne peut pas affirmer que p , puisque...

Cette tâche prend environ 10 minutes. On écoute ensuite les différentes propositions, y compris celle de l'enseignant. On pointe les éventuelles améliorations possibles dans les différentes propositions.

L'enseignant peut enfin rédiger au tableau une introduction en prenant les définitions et la problématisation de son choix — y compris parmi celles proposées par les étudiants.

(Ce travail par petites étapes permet, individuellement, d'effectuer un travail ciblé sur chaque moment de l'introduction pris isolément. Collectivement, il favorise la discussion, l'argumentation, le travail en commun, l'écoute.)

Chapitre 12

Enseignement du plan

Pour enseigner la construction du plan, l'idée principale est de montrer aux étudiants que le plan se conçoit en allant du général (les thèses de parties) au particulier (les arguments, références et exemples), et non l'inverse comme on le fait souvent.

Le professeur commence par soumettre aux étudiants une introduction avec annonce du plan¹.

La première étape est l'invention des sous-parties. On commence par la première partie : grâce à l'annonce du plan, les étudiants savent quelle thèse ils doivent y soutenir. Le premier exercice (en 5 à 10 minutes) est de trouver sur leur brouillon les titres des sous-parties. Ces titres doivent être des thèses dont la succession permette de démontrer la thèse de la partie ; ils ne doivent pas contenir de nom d'auteur. On met ensuite en commun les différentes propositions de sous-parties de la première partie. On répète l'opération pour chaque partie.

La seconde étape est la collecte des arguments. On choisit une des sous-parties. Tout le monde doit réunir sur son brouillon des arguments, références ou exemples à l'appui de cette thèse.

Une fois le travail terminé sur tout ou partie du plan, on peut proposer un corrigé en choisissant parmi les produits du travail collectif.

1. Cette introduction peut être celle qui a été produite dans l'exercice précédent, mais ce n'est pas nécessaire.

Chapitre 13

Enseignement de la conclusion

Pour travailler la conclusion, l'enseignant soumet aux étudiants une introduction avec annonce de plan¹. Ils doivent ensuite (en 10 minutes environ) rédiger une courte conclusion résumant la copie, sous les deux contraintes suivantes :

1. une phrase doit répondre clairement à la problématique ;
2. la conclusion ne doit contenir aucun connecteur temporel (d'abord, ensuite, enfin...), mais uniquement des connecteurs logiques (si... alors, même si..., il pourrait sembler que... mais en réalité...).

1. Ce peut être, mais pas nécessairement, l'introduction construite puis utilisée dans les exercices précédents.

Chapitre 14

Points d'amélioration de cette méthode d'enseignement

Deux aspects de la construction d'une dissertation ne sont pas travaillés dans l'exercice ci-dessus :

1. l'invention des titres de grandes parties (par opposition aux sous-parties) ;
2. la rédaction des transitions.